

GLOBAL  
**BOYHOOD**  
INITIATIVE

# Grandir d'égal à égale

Le poids des normes sur les garçons en France



KERING  
FOUNDATION

equimundo

**Gillette**

**PLAN**  
INTERNATIONAL

# Remerciements

Ce rapport a été rédigé par Noémie G. Calixte, doctorante à l'UMR Géographie-Cités, l'équipe Public Affairs d'Ipsos en France, notamment Salomé Quétier-Parent et Alice Tétaz, ainsi que Johanna Dagorn et Arnaud Alessandrin, co-directrice et co-directeur de l'Association de Recherche et d'Etude sur la Santé, la Ville et les Inégalités (ARESVI), avec le soutien de nombreuses autres personnes. Merci à Matthieu Arrault, Céline Bonnaire, Giovanna Lauro et Taveeshi Gupta pour la révision de ce rapport. Les auteurs expriment également leurs remerciements et leur reconnaissance aux répondants et aux intervenants clés, qui ont offert leur temps, leur engagement et leur expertise à cette initiative.

Ce travail s'inscrit dans le cadre plus large du déploiement *D'égal à égale*, l'édition française de la *Global Boyhood Initiative*. Lancée en 2020, la *Global Boyhood Initiative* est cofondée et coordonnée par la Fondation Kering et Equimundo, avec le soutien des partenaires stratégiques Plan International et Gillette. Nous tenons à remercier nos collègues d'Equimundo, qui ont contribué au développement de l'initiative. Nous remercions particulièrement Giovanna Lauro, Tolu Lawrence et Alexa Hassink, qui ont contribué à en poser les fondations. Nous exprimons aussi notre reconnaissance à Carly Newman, Roma Richardson et Hannah Chosid, pour l'appui apporté à la production de supports de qualité et à la communication des résultats des recherches conduites dans le cadre de l'initiative.

Merci à la Fondation Kering et à Gillette d'avoir financé la *Global Boyhood Initiative* et ce rapport.

Merci également à Stéphanie Livingstone-Wallace et Marie Letamendia pour la relecture du document et à [Blossom.it](https://www.blossom.it) pour la conception graphique.

Pour plus d'informations sur la *Global Boyhood Initiative*, veuillez consulter le site [www.boyhoodinitiative.org](https://www.boyhoodinitiative.org).

## Citation suggérée

Equimundo et Fondation Kering. (2022). *Grandir d'égal à égale : Le poids des normes sur les garçons en France*. Washington, DC : Equimundo.

## Copyright

© 2022 Equimundo et Fondation Kering



**GAME CHANGERS**



# Sommaire

<b>Remerciements</b>	<b>1</b>
----------------------	----------

<b>Synthèse</b>	<b>3</b>
-----------------	----------

UNE INJONCTION PRÉCOCE À LA MODÉRATION DES ÉMOTIONS	3
LES PARENTS : ENTRE MODÈLES ET SOURCES D'INJONCTIONS	4
UNE SOCIALISATION PRÉCOCE À LA VIOLENCE MASCULINE	4
LE CORPS ET SA CONSTRUCTION : DE LARGES EFFETS DE GENRE	5
LES RELATIONS AVEC LES FILLES : L'ATTRACTION-RÉPULSION DES RELATIONS AMOUREUSES	5
DES MASCULINITÉS MARGINALISÉES DÈS L'ENFANCE	6
CONCLUSION	6

<b>Mesurer l'ancrage des stéréotypes de genre dans la société française</b>	<b>7</b>
---	----------

RAPPORT QUANTITATIF - IPSOS	7
CONTEXTE	7
MÉTHODOLOGIE	7
SOMMAIRE	8
10 ENSEIGNEMENTS CLÉS DE L'ÉTUDE EN CHIFFRES	9

<b>Ecouter la parole des garçons. Le poids des normes masculines dans l'enfance</b>	<b>17</b>
---	-----------

RAPPORT QUALITATIF - ARESVI	17
1. OBJET DE LA RECHERCHE	17
2. MÉTHODOLOGIE DE LA RECHERCHE	17
3 PLANNING DE LA RECHERCHE	20
4. ANALYSE DES DONNÉES	21
DES PRÉFÉRENCES EN MATIÈRES SCOLAIRES ET EXTRA-SCOLAIRES MARQUÉES PAR LE GENRE	23
DES MATIÈRES PRÉFÉRÉES DISTINCTES	23
LES SPORTS ET LOISIRS	24
LES REPRÉSENTATIONS DES GROUPES FÉMININS ET MASCULINS	25
DES REPRÉSENTATIONS DISTINCTES ET HIÉRARCHISÉES	26
LA QUESTION DE LA MIXITÉ ET DE LA NON-MIXITÉ	27
DES REPRÉSENTATIONS MÉDIATISÉES	28
LES GARÇONS ET LES MASCULINITÉS	29
DES MASCULINITÉS MULTIPLES	29
SOCIALISATION MASCULINE JUVÉNILE, SEXISME ET FÉMINISME	30
HARCÈLEMENT ET CYBERHARCÈLEMENT	32
LE CORPS : CET ENCOMBRANT LIEU DU DÉSIR	33

<b>Conclusion</b>	<b>35</b>
-------------------	-----------

<b>Bibliographie</b>	<b>36</b>
----------------------	-----------

# Synthèse

En 2020, la Fondation Kering a cofondé la *Global Boyhood Initiative* avec Equimundo – ONG internationale qui travaille à la promotion de l'égalité des genres en transformant les masculinités. Lancée initialement aux Etats-Unis, cette initiative s'étend aujourd'hui à plusieurs pays – dont le Royaume-Uni, la France, l'Italie et le Mexique – avec le soutien des partenaires stratégiques Plan International et Gillette. L'édition française s'intitule *D'égal à égale*. Son objectif est de fournir aux garçons (4-13 ans) et aux adultes qui les entourent des outils pour les aider à grandir et à développer une masculinité saine et respectueuse. Cette action est centrée, dans un premier temps, autour d'un travail de recherche complété par le développement d'un module de prévention auprès des enfants. La recherche présentée ici comporte deux volets : d'une part, une enquête qualitative (entretiens et observations participantes auprès de 31 garçons âgés de 6 à 13 ans) menée par Arnaud Alessandrin et Johanna Dagorn, sociologues de l'Université de Bordeaux, co-directeur et co-directrice d'ARESVI ; d'autre part, une enquête sur la perception de la masculinité menée par IPSOS auprès d'un échantillon représentatif de la population française, et d'un échantillon représentatif de pères et mères de garçons et de filles entre 4 et 13 ans. S'intéresser à la construction de la masculinité chez les garçons permet de mieux comprendre comment les rapports, notamment de pouvoir, se forment entre les hommes et les femmes, et leur impact en termes de violences. Les résultats montrent comment les enfants sont déjà largement soumis aux stéréotypes de genre, et peinent parfois à se libérer de ceux-ci. Ils nous montrent également que les parents sont les premiers vecteurs de ces stéréotypes, et ont du mal à ne pas les transmettre à leurs enfants.

## Une injonction précoce à la modération des émotions

Alors que les filles semblent plus à l'aise pour partager leurs émotions, les garçons ont une certaine réticence à exprimer les leurs, en particulier celles qu'on pourrait qualifier de « négatives » (tristesse, colère, peur, fragilité, etc.), y compris lorsqu'ils disposent d'un vocabulaire assez fourni pour formuler des nuances. Les filles sont perçues par leurs parents comme plus à l'aise pour exprimer leurs émotions, en particulier, négatives. Gabin, 13 ans, avoue que « s'il ressent quelque chose, il ne le dira peut-être pas », reproduisant ainsi le comportement des hommes adultes qui ont moins tendance à se confier sur les événements personnels qu'ils traversent (35 % l'ont souvent fait au cours du dernier mois, contre 47 % des femmes), et à apporter du soutien émotionnel à un proche (56 % l'ont souvent fait au cours du dernier mois, contre 72 % des femmes). La moitié des personnes interrogées pensent que les filles sont plus sensibles que les garçons, et 11 % des hommes pensent qu'un homme qui exprime ses émotions est « faible ». Lorsque les émotions des garçons sont exprimées, elles le sont plus auprès des mères que des pères. Quelle que soit l'émotion en question, les mères déclarent, bien plus que les pères, que leur enfant est à l'aise pour l'exprimer.

## Les parents : entre modèles et sources d'injonctions

Les pères et les mères s'accordent à 81 % pour dire que les parents jouent un rôle important dans la transmission des comportements genrés. Pourtant, les parents n'ont pas toujours conscience du rôle que peut jouer l'imitation dans la transmission des stéréotypes et mentionnent davantage l'influence du choix des jouets et des vêtements (47 %) que l'exemple qu'ils donnent au quotidien par leur comportement (40 %). À peine plus d'un tiers des parents (37 %) perçoivent l'impact négatif des représentations traditionnelles genrées sur leur enfant. Or, ils jouent un rôle primordial dans la transmission de ces stéréotypes, d'autant que les garçons et les filles ont tendance à prendre respectivement pour modèle leur père et leur mère. Les parents sont eux-mêmes empreints de ces stéréotypes (34 % attendent d'un « bon père » de subvenir aux besoins de sa famille, contre 22 % d'une « bonne mère », et 52 % pensent qu'une « bonne mère » doit être aimante et pardonner, contre 38 % pour un « bon père »). Ces stéréotypes de genre sont cependant moins visibles lorsqu'on leur demande ce qu'ils souhaitent transmettre à leurs enfants. Les hommes ont plus tendance que les femmes à adhérer aux injonctions les concernant : 54 % pensent que les hommes doivent se montrer forts même s'ils ont peur et sont nerveux (contre 32 % des femmes) ; 58 % se pensent plus agressifs que les femmes (contre 49 % d'entre elles), 21 % pensent que les femmes préfèrent les hommes qui gardent leurs émotions pour eux (alors que seulement 10 % des femmes sont d'accord avec cette affirmation). Enfin, leurs représentations des relations familiales sont encore très empreintes de rapports de pouvoir, et ce particulièrement chez les hommes de moins de 35 ans, en âge d'être père de jeunes enfants : 28 % d'entre eux pensent qu'un homme doit toujours avoir le dernier mot sur les décisions à prendre dans le foyer ; 20 % pensent qu'il est honteux que les hommes s'occupent des enfants ou d'autres tâches domestiques ; et 19 % pensent qu'il y a des moments où une femme mérite d'être battue. Cette tolérance à la violence est perceptible pour les enfants, qui sont eux-mêmes confrontés régulièrement à celle-ci, comme l'ont montré de nombreux travaux de sciences sociales, de psychologie et de psychiatrie.

## Une socialisation précoce à la violence masculine

Les parents sont plus inquiets que leur fille soit victime de violence et que leur garçon soit agresseur. Pourtant, si les garçons sont davantage auteurs, ils sont aussi davantage victimes de violences. D'après leurs parents, 30 % des garçons ont déjà été frappés par d'autres garçons (c'est le cas de 18 % des filles), et 29 % ont été harcelés par d'autres garçons (contre 20 % des filles). Cette violence ne s'exerce pas uniquement de manière physique, elle est aussi particulièrement présente en ligne. Les garçons ont tendance à être plus exposés à des contenus violents en ligne que les filles : 23 % des garçons ont déjà été exposés à des contenus très violents sur internet et 16 % à des contenus pornographiques (contre respectivement 11 % et 5 % pour les filles). Ils y sont aussi directement auteurs et victimes de violence : 11 % des garçons ont déjà participé à l'intimidation de quelqu'un d'autre en ligne et 14 % ont été victimes d'intimidation (contre respectivement 8 % et 9 % des filles). Les effets de groupe sont très forts chez les enfants : l'enquête qualitative fait part de propos très différents entre ce qui est exprimé au cours des discussions en groupe et les propos recueillis en entretiens individuels. Les échanges en groupe, dans le cadre de cette étude et de manière générale, sont des moments de performance des identités de genre et de la manière de se situer au sein

du groupe. C'est en effet surtout devant les autres garçons, que l'on peut montrer que l'on est un « vrai garçon », en faisant des blagues ou en tenant des propos sexistes par exemple, auxquels les autres garçons ne vont ou ne peuvent pas répondre. Ainsi, oser s'opposer au groupe a un coût, comme l'explique Maxence, 10 ans, qui doit régulièrement intervenir pour mettre fin aux insultes transphobes de ses amis envers son petit frère Léo, mais au détriment de son intégration au sein de son groupe d'amis.

## **Le corps et sa construction : de larges effets de genre**

Si la violence physique est exercée sur les corps, d'autres injonctions s'y appliquent également. Des effets de genre sont repérables dans le rapport que les enfants construisent avec leurs corps et la manière dont ils agissent sur celui-ci. En effet, si les injonctions faites aux corps des filles sont bien connues, y compris dans l'enfance, les garçons n'en sont pas prémunis. Ils sont entourés d'imaginaires virils, dans lesquels les muscles sont omniprésents dans la manière de se présenter, et ce particulièrement sur les réseaux sociaux. Ces injonctions sont particulièrement lourdes pour ces corps autour de la puberté. Avoir des muscles, ne pas être gros, pouvoir faire du sport avec ses amis ou à l'école, sont des enjeux très importants pour les adolescents rencontrés dans le cadre des entretiens. Des mécanismes d'exclusion selon des critères d'apparence sont également perceptibles chez les filles. Selon l'enquête IPSOS, 37 % des parents trouvent que leur garçon subit une pression de son entourage pour être fort physiquement. Les corps des enfants ne sont pas non plus traités de la même manière par les parents : les garçons ont tendance à être moins souvent câlinés par leurs parents que les filles, et ce particulièrement de la part des pères (66 % câlinent souvent leurs garçons, 77 % leurs filles). Ils sont ainsi moins habitués à des contacts physiques affectifs positifs. A l'opposé, les pères ont tendance à s'emporter physiquement contre leurs garçons (12 % répondent « souvent »), plutôt que contre leurs filles (7 %).

## **Les relations avec les filles : l'attraction-répulsion des relations amoureuses**

À l'enfance, les deux groupes que constituent les garçons et les filles ont tendance à peu se mélanger. Les garçons ont peu d'amies filles, voire ont tendance à sous-estimer leurs relations avec elles en disant n'en avoir aucune, alors qu'en interrogeant leurs pratiques, ils ont effectivement des relations amicales avec certaines filles. Ces relations se développent cependant peu dans le cadre strict de l'école : ce sont leurs voisines, celles avec lesquelles ils font le chemin de l'école, les filles des amis de leurs parents, etc. Dans le cadre de la cour de récréation, ils ont tendance à éviter d'être vus avec des filles, car ils craignent d'être perçus comme amoureux, ou au contraire que les filles le soient d'eux. C'est déjà la norme du couple hétérosexuel qui définit les relations entre les deux groupes. Les deux groupes – garçons et filles – se mélangent peu pour deux raisons : d'une part, il existe une non-mixité de fait, due au manque d'intérêts communs (« C'est pas parce que c'est des filles. Mais c'est pas pareil qu'avec mes copains. On se dit moins de choses. »), et donc par extension à des socialisations de genre différentes ; d'autre part, on trouve une non-mixité liée à la dévalorisation du féminin et des filles par les garçons (« Les garçons sont 1 000 fois mieux que les filles. Les filles sont à l'envers. Elles sont un peu débiles. »). Cette dévalorisation est plus ou moins consciente selon

les configurations et les garçons (voir l'enquête qualitative). La dévalorisation du féminin s'étend également aux garçons qui expriment des caractères typiquement associés au féminin, portent des vêtements ou jouent à des jeux associés à la féminité.

## Des masculinités marginalisées dès l'enfance

Dans les attentes sur la masculinité des jeunes garçons, l'hétéronormativité pèse largement. Les parents, et plus particulièrement les pères, ont du mal à se projeter dans l'homosexualité ou la transidentité potentielles de leurs garçons, plus que pour leurs filles (42 % des parents seraient embêtés par l'homosexualité de leurs garçons, et 15 % essaieraient de les en faire changer). En effet, les identités de genre et sexuelles minoritaires chez les filles sont perçues comme étant moins « irréversibles ». Les adultes, de manière générale, acceptent encore parfois difficilement ces orientations sexuelles : 19 % des hommes, dont 26 % des hommes de moins de 35 ans, pensent qu'un homme gay n'est pas un « vrai homme », et 32 % des hommes de moins de 35 ans auraient honte que leur fils soit homosexuel (22 % pour leurs filles). 50 % d'entre eux n'accepteraient pas que leur enfant, fille ou garçon, soit transgenre. Mais ces injonctions à la masculinité ne se limitent pas à la question de l'orientation sexuelle et de l'identité de genre : on retrouve toute une gradation de masculinités selon qu'elles adhèrent aux injonctions dominantes ou s'en écartent au risque d'être rejetées. L'enquête qualitative propose une typologie de ces masculinités visibles chez les jeunes garçons. Des masculinités hégémoniques : comme Antoine, qui ne pense qu'à gagner, quitte à tricher, et tient parfois des propos violents ; des masculinités complices : celle de Timothée, 10 ans, qui rigole ou ne dit rien suite aux propos sexistes ou homophobes de ses copains ; des masculinités subordonnées : comme le cas de Maxence, évoqué plus tôt ; et enfin des masculinités marginalisées : celles qui s'éloignent pleinement et ne jouent pas le jeu des masculinités hégémoniques.

## Conclusion

Ainsi, les résultats des deux enquêtes mettent en lumière les enjeux de la construction de la masculinité chez les garçons. On retrouve dès la tranche 4-13 ans un certain nombre de mécanismes bien connus à l'âge adulte. C'est justement pendant cette période de la vie que les enfants semblent expérimenter et se construire vis-à-vis des différents stéréotypes de genre, afin de trouver la place qu'ils peuvent prendre au sein de ces dynamiques de pouvoir. Il semble donc important de souligner le rôle que peut jouer la prévention et une éducation non sexiste à cet âge, ce qui est justement l'objet *D'égal à égale*. Cependant, cela ne peut être le seul levier, il apparaît évident que les parents sous-estiment largement l'ampleur de leur rôle dans la transmission des rôles genrés. Les accompagner dans la mise en place d'une éducation non-sexiste pourrait porter ses fruits. Enfin, il est nécessaire de ne pas oublier qu'aujourd'hui, les violences et les discriminations se sont largement déplacées vers les espaces numériques. Il conviendrait donc de ne pas les négliger en vue de construire des identités et des rapports de genre sains et respectueux. Ces résultats confirment l'importance de la mise en place d'actions auprès des enfants, et encouragent à poursuivre sur le long terme le développement de supports destinés à l'éducation à une masculinité saine, respectueuse, et égalitaire, socle incontournable pour la construction d'une société sans violences de genre.

# Mesurer l'ancrage des stéréotypes de genre dans la société française

## Rapport Quantitatif - IPSOS

### Contexte

Afin de soutenir *D'égal à égale*, la Fondation Kering conduit depuis plusieurs années des études sur l'apprentissage des différents ressorts de la masculinité. Elle soutient une vision de l'éducation des garçons plus saine et moins stéréotypée. À terme, il s'agit d'identifier les leviers qui permettront de développer des programmes qui feront évoluer les normes, les valeurs inculquées aux garçons, faire changer le discours sur les masculinités et promouvoir un changement de comportement à l'échelle de la société.

Dans ce contexte, la Fondation Kering a fait appel à Ipsos pour réaliser une enquête afin de mesurer la **présence des stéréotypes sur les hommes et les femmes** et les **injonctions à correspondre aux normes masculines** en France **dans la société et dans l'éducation**. L'étude doit aussi permettre de **comprendre les mécanismes d'intériorisation des normes masculines stéréotypées chez les enfants**. Ce dispositif s'appuie sur deux volets : l'un auprès de la **population dans son ensemble** pour dresser un état des lieux général, l'autre **auprès de parents** pour se concentrer sur les mécanismes d'intériorisation dans l'éducation.

### Méthodologie

1. La première enquête s'appuie sur l'interrogation d'un **échantillon de 500 parents d'enfants âgés de 4 à 13 ans<sup>1</sup>**, résidant en France, constituant un échantillon national représentatif de cette population.
2. La deuxième enquête s'appuie sur l'interrogation d'un **échantillon de 2 000 Français âgés de 18 ans et plus**, résidant en France, constituant un échantillon national représentatif de cette population.

Les deux enquêtes ont été menées simultanément du **27 juin au 1<sup>er</sup> juillet 2022**. Les échantillons ont été interrogés **par Internet** via l'Access Panel Online d'Ipsos. La représentativité des échantillons a été assurée par la **méthode des quotas** ; ils ont été définis à partir du sexe, de l'âge, de la région, de la profession du répondant, ainsi que de la catégorie d'agglomération pour l'échantillon Grand public.

1 Chaque parent a été invité à répondre à des questions concernant l'un de ses enfants âgés de 4 à 13 ans uniquement. Au total, 125 pères de garçons, 125 mères de garçons, 125 pères de filles et 125 mères de filles ont été interrogés (soit 250 pères et 250 mères, ou 250 parents de garçons et 250 parents de filles). Cette méthode a été retenue afin de disposer de bases de résultats suffisantes pour comparer les résultats entre ces quatre catégories. Chaque catégorie a été remise à son poids réel dans l'échantillon lors de la phase de traitement statistique, les résultats d'ensemble sont donc bien représentatifs de la population des parents d'enfants âgés de 4 à 13 ans.

## Sommaire

- I. S'ils sont conscients de la présence des représentations traditionnelles sur les hommes et les femmes dans la société et l'éducation, les Français s'en estiment majoritairement prémunis
- II. Pourtant, les stéréotypes sur les hommes restent très répandus, avec en creux, des injonctions à correspondre à une norme masculine bien définie
- III. Les injonctions aux normes masculines apparaissent dès l'enfance et s'accompagnent d'une pression à être hétérosexuel, notamment véhiculée par les pères
- IV. Chez les hommes, la violence est davantage banalisée que chez les femmes et les émotions davantage contenues, dès le plus jeune âge
- V. Les garçons sont très exposés à la violence et moins protégés que les filles, à l'école, sur internet et dans le cadre du foyer
- VI. Les parents estiment que leur rôle dans l'éducation des enfants « à agir comme une fille » ou « comme un garçon » **passé surtout par la manière de les habiller et de les faire jouer. Or la différenciation des rôles parentaux, et par extension l'imitation, restent forts : la plupart des mères ont en effet le rôle de « référente » vis-à-vis de leur enfant, dans une relation qu'elles investissent davantage que les pères**

## 10 ENSEIGNEMENTS CLÉS DE L'ÉTUDE EN CHIFFRES

- I. **83 % des parents de filles déclarent faire un câlin à leur enfant au moins une fois par mois, contre 76 % des parents de garçons.** A l'inverse 29 % des parents de garçons déclarent s'emporter régulièrement contre leur enfant, contre 24 % des parents de filles.
- II. **64 % des parents déclarent que lorsque leur enfant est triste, il va le plus souvent parler à sa mère, contre 14 % à son père.**
- III. Les garçons de 4-13 ans sont plus exposés aux contenus très violents sur internet (vidéos de coups réels, violences, etc.) que les filles. Les parents témoignent que 23 % des garçons en auraient vu contre 11 % des filles. Ils seraient même 16 % à en avoir vu parmi les garçons âgés de 4 à 6 ans.
- IV. Par ailleurs, les garçons sont **beaucoup plus exposés aux contenus pornographiques** (16 % et même 10 % des 4-6 ans en ont vu selon leurs parents) que les filles (5 %). Pourtant, les parents citent davantage « **l'exposition à des contenus pornographiques** » parmi les principales inquiétudes vis-à-vis de leurs filles (16 %) que vis-à-vis de leurs garçons (11 %).
- V. D'après leurs parents, 35 % des garçons de 4 à 13 ans ont déjà été frappés par d'autres enfants contre 25 % des filles, 37 % ont déjà été harcelés contre 33 % des filles, et 16 % ont déjà été rackettés contre 9 % des filles.
- VI. 15 % des hommes déclarent qu'il leur est souvent arrivé de pleurer devant un ami sans se sentir mal à l'aise au cours du dernier mois, contre 21 % des femmes.
- VII. 51 % des hommes estiment qu'on peut accepter qu'un parent punisse physiquement un enfant qui s'est mal comporté, contre 33 % des femmes.
- VIII. 22 % des hommes déclarent qu'ils n'accepteraient pas d'avoir un fils homosexuel (32 % des hommes de moins de 35 ans), contre 12 % des femmes (17 % des femmes de moins de 35 ans). Par ailleurs, les hommes accepteraient moins d'avoir un fils homosexuel (78 %) qu'une fille homosexuelle (85 %).
- IX. 71 % des hommes se déclarent préoccupés par les inégalités hommes-femmes, contre 84 % des femmes.
- X. 30 % des hommes de moins de 35 ans considèrent qu'un homme devrait toujours avoir le dernier mot sur les décisions à prendre dans ses relations amoureuses ou son mariage (contre 10 % des hommes de 60 ans et plus). 19 % des hommes de moins de 35 ans considèrent par ailleurs qu'il y a des moments où une femme mérite d'être battue (contre 1 % des hommes de 60 ans et plus).

## 1. S'ils sont conscients de la présence des représentations traditionnelles sur les hommes et les femmes dans la société et l'éducation, les Français s'en estiment majoritairement prémunis

### Les Français ont conscience de la présence des représentations différenciées hommes-femmes, un sentiment toutefois moins partagé par les hommes

La moitié des Français considère qu'il y a moins de représentations<sup>2</sup> sur les hommes (51 %) et sur les femmes (51 %) aujourd'hui qu'il y a 20 ans. **Toutefois, la majorité est consciente que ces représentations restent présentes dans la société (86 %) et dans l'éducation (82 %).** Les hommes perçoivent moins la présence de ces représentations dans la société (28 % estiment qu'elles y sont très présentes) que les femmes (37 %), mais surtout ils en perçoivent moins l'impact négatif (48 % contre 63 % des femmes). **Plus d'un quart des hommes estime d'ailleurs que ces représentations ont un impact positif (27 %, contre deux fois moins de femmes).** Ils se disent également moins préoccupés par les inégalités hommes-femmes de manière générale (71 % contre 84 % des femmes).

### ... Cependant, la majorité estime ne pas pâtir de ces représentations différenciées, une idée que partagent surtout les hommes

Si le constat de la présence de représentations genrées dans la société est largement partagé, **moins de trois Français sur 10 estiment que cela a un impact négatif sur eux (28 %).** Les hommes se sentent particulièrement épargnés par les impacts négatifs de ces représentations : seuls 22 % estiment être touchés contre un tiers des femmes (34 %).

### De même, si les parents ont conscience de jouer un rôle dans l'éducation « à se comporter « comme une fille » ou « comme un garçon » de leurs enfants, la majorité considère que ces représentations n'ont pas d'impact négatif sur eux

Quatre parents sur cinq considèrent que les représentations genrées sont présentes dans l'éducation (80 %, dont 85 % des mères et 76 % des pères), et plus généralement **81 % s'accordent pour dire que les parents eux-mêmes jouent un rôle important dans l'éducation sur le fait d'agir « comme un garçon » ou « comme une fille ».** Toutefois, **seule une minorité de parents (37 %) estime que ces représentations ont un impact négatif sur leur enfant,** et ce aussi bien pour les garçons (38 %) que pour les filles (36 %).

### Les jeunes perçoivent davantage l'impact négatif des représentations différenciées hommes-femmes, y compris sur eux-mêmes et leurs enfants

À souligner que les parents de moins de 35 ans sont ceux qui perçoivent le plus cet impact négatif sur leur enfant (55 %), ce qui pourrait témoigner d'une plus grande sensibilisation des jeunes générations sur la question des stéréotypes hommes-femmes. **De même, les jeunes de moins de 35 ans perçoivent davantage l'impact négatif des représentations différenciées hommes-femmes,** que ce soit dans l'absolu (58 % contre 53 % des 60 ans et plus) ou sur eux-mêmes (42 % contre 14 %).

2 Par exemple des injonctions selon lesquelles les hommes doivent être forts émotionnellement, résistants physiquement, doivent faire du sport / les femmes doivent être naturellement douées pour s'occuper des enfants, doivent se concentrer sur leur apparence, sont physiquement plus faibles que les hommes.

## 2. **Pourtant, les stéréotypes sur les hommes restent très répandus, avec en creux, des injonctions à correspondre à une norme masculine bien définie**

### **Les normes masculines et les injonctions à y correspondre restent toujours ancrées, particulièrement chez les hommes**

Plus de deux Français sur cinq estiment que les hommes doivent se montrer forts, même s'ils ont peur ou se sentent nerveux (42 %). Cette opinion est même partagée par une majorité d'hommes (54 % contre 32 % des femmes). Ce constat montre que les pressions exercées sur les hommes pour correspondre à certaines normes ont été intériorisées et sont souvent véhiculées par les hommes eux-mêmes. **La plupart des stéréotypes sur les hommes ne sont aujourd'hui partagés que par une minorité des Français, mais certaines injonctions violentes continuent de circuler dans une partie de la population.** Ainsi, un homme sur 10 estime que les hommes qui expriment leurs émotions sont faibles (11 % contre 6 % des femmes). Par extension, un homme sur cinq considère que les femmes préfèrent les hommes qui gardent leurs émotions pour eux (21 %), ce que démentent 90 % d'entre elles.

### **Si les jeunes sont plus conscients de la présence des stéréotypes genrés, ils n'en sont pas prémunis pour autant. Les idées reçues sur les rôles hommes-femmes dans la famille sont même plus ancrées chez les jeunes hommes que chez leurs aînés**

Les jeunes de 18-34 ans, qui sont pourtant ceux qui perçoivent le plus la présence des représentations traditionnelles sur les hommes et les femmes, n'en sont pas prémunis pour autant. Il s'agit en fait d'une classe d'âge dans laquelle les opinions sont très hétérogènes et parfois très tranchées. Ainsi, **30 % des hommes de moins de 35 ans considèrent qu'un homme devrait toujours avoir le dernier mot sur les décisions à prendre dans ses relations amoureuses ou son mariage**, opinion partagée seulement par 10 % des hommes de 60 ans et plus. De même, **19 % des hommes de moins de 35 ans considèrent qu'il y a des moments où une femme mérite d'être battue** (contre 1 % des hommes de 60 ans et plus - 9 % des hommes dans leur ensemble, contre 5 % des femmes).

Les injonctions s'accompagnent d'idées générales sur les prédispositions des hommes, idées qui viennent justifier les différences de comportements et les rôles associés aux hommes et aux femmes dans le foyer. Par exemple, l'idée que les hommes seraient naturellement moins anxieux est partagée par 26 % des Français et celle selon laquelle leurs besoins sexuels seraient irrépessibles par 33 % d'entre eux.

### 3. **Les injonctions aux normes masculines apparaissent dès l'enfance et s'accompagnent d'une certaine pression à être hétérosexuel, notamment véhiculée par les pères**

#### **Les garçons subissent une pression plus importante que les filles à être forts et agressifs, tandis que les filles subissent davantage de pressions liées à leur apparence**

Les parents de garçons déclarent davantage que leur enfant ressent une pression à être intéressé par le sport (46 %), à être fort physiquement (37 %) et à être agressif (19 %), que les filles (respectivement 41 %, 32 % et 14 %). Les filles, quant-à-elles, sont décrites comme ressentant davantage de pressions sur le soin de leur apparence (48 % contre 36 % des garçons).

#### **Ils subissent également davantage de pression à être hétérosexuels, notamment de la part de leur père**

Les garçons ressentiraient également plus de pression à aimer les filles (25 %) que les filles à aimer les garçons (17 %). **D'ailleurs 59 % des parents de garçons déclarent que cela les embêterait (voire qu'ils essaieraient de le faire changer) si leur fils était homosexuel, contre 54 % pour leur fille.** Cette pression est particulièrement véhiculée par les pères, **dont 66 % seraient gênés que leur fils soit homosexuel (contre 56 % si leur fille l'était).**

#### **De manière générale, la transidentité et l'homosexualité sont moins acceptées par les hommes et l'homosexualité masculine est moins acceptée que l'homosexualité féminine**

Près d'un Français sur trois déclare qu'il n'accepterait pas d'avoir un enfant transgenre (32 %). Sur cette question, les hommes se disent plus enclins à ne pas accepter la situation (38 %) que les femmes (26 %). L'homosexualité est davantage acceptée auprès de l'ensemble de la population, mais **22 % des hommes déclarent qu'ils n'accepteraient pas d'avoir un fils homosexuel (32 % des hommes de moins de 35 ans) contre 12 % des femmes (17 % des femmes de moins de 35 ans).** **Par ailleurs, les hommes accepteraient moins d'avoir un fils homosexuel (78 %) qu'une fille homosexuelle (85 %).**

#### **4. Chez les hommes, la violence est davantage banalisée que chez les femmes et les émotions davantage contenues, dès le plus jeune âge**

### **Les hommes ont moins tendance à pleurer devant des proches ou à leur apporter un soutien émotionnel que les femmes**

Les hommes déclarent moins qu'il leur est souvent arrivé **d'apporter du soutien émotionnel à un proche** au cours du dernier mois (56 %) **que les femmes (72 %)**. Par ailleurs, ils ont **moins tendance à se confier eux-mêmes sur les événements personnels qu'ils traversent** (35 % l'ont souvent fait au cours du dernier mois contre 47 % des femmes). Enfin, **les hommes rapportent moins** qu'il leur est souvent arrivé **de pleurer devant un(e) ami(e) sans se sentir mal à l'aise** au cours du dernier mois (15 %) **que les femmes (21 %)**. Ainsi, **l'expression des émotions occupe, de manière générale, moins de place chez eux que chez les femmes**. Ce constat vaut un peu moins chez les jeunes de 18-34 ans, qui accordent plus de place aux émotions que leurs aînés dans leur vie au quotidien qu'ils soient des hommes ou des femmes, mais des différences entre hommes et femmes sont observées quelle que soit la classe d'âge.

### **Les hommes se disent par ailleurs plus choqués que les femmes à l'idée que quelqu'un pleure devant un enfant**

**Au-delà de leur propre rapport aux émotions, les hommes émettent davantage de jugement sur la manière dont les autres personnes les expriment**. Ainsi, ils sont davantage choqués (38 %) à l'idée que quelqu'un pleure devant leur enfant (qu'il s'agisse de la mère ou du père) **que les femmes (25 %)**.

### **En revanche, ils sont moins choqués par la violence verbale et physique, y compris quand elle intervient dans le cadre de l'éducation des enfants**

Ils acceptent en revanche davantage le recours à la violence dans le cadre de l'expression de la colère. Ainsi, 71 % des hommes trouvent acceptable que quelqu'un insulte une autre personne sous l'effet de la colère contre 61 % des femmes, et 44 % qu'il frappe une autre personne contre 30 % des femmes. **Plus marquant encore, plus de la moitié des hommes estiment qu'on peut accepter qu'un parent punisse physiquement un enfant qui s'est mal comporté (51 %) et un tiers qu'un enseignant punisse physiquement un enfant (34 %), contre respectivement 33 % et 19 % des femmes**.

## 5. Les garçons sont très exposés à la violence et moins protégés que les filles à l'école, sur internet et dans le cadre du foyer

### Les parents cherchent à transmettre des valeurs similaires à leurs fils et leurs filles, mais projettent des peurs différentes sur eux : les filles sont davantage imaginées dans le rôle de victime et les fils dans le rôle d'agresseur

Les principales valeurs que les parents déclarent vouloir transmettre à leur enfant sont relativement similaires qu'il s'agisse d'une fille ou d'un garçon. La confiance en soi est citée en premier (à 40 % pour les garçons et 41 % pour les filles), suivie de l'honnêteté (32 % et 33 %) et du respect des autres (32 % et 32 %). **En revanche, le tableau diffère lorsqu'il s'agit des peurs projetées sur les enfants. Les parents de filles sont plus inquiets que leur fille soit victime de comportements violents, tandis que les parents de garçons craignent davantage que leur fils devienne agresseur.** En effet, parmi les principaux sujets d'inquiétude pour son enfant, 43 % des parents de garçons citent le fait qu'il soit victime d'intimidation à l'école, contre 50 % des parents de filles. En revanche, 34 % des parents de garçons citent le fait que leur enfant ait de mauvaises fréquentations parmi leurs principales peurs, contre 24 % des parents de filles. De même, 15 % des parents de garçons citent le fait qu'il soit agressif / harcèle d'autres enfants, contre 11 % des parents de filles.

### En réalité, les garçons sont plus confrontés à la violence que les filles

De manière générale, les garçons âgés de 4 à 13 ans sont davantage exposés à la violence que les filles du même âge. **D'après leurs parents, 35 % des garçons ont déjà été frappés contre 25 % des filles, 37 % ont déjà été harcelés contre 33 % des filles et 16 % ont déjà été rackettés contre 9 % des filles.** Par ailleurs, si les garçons sont davantage dans la position de victime quel que soit le sexe de l'agresseur, ils sont également davantage dans la position d'agresseur quel que soit le sexe de la victime. **Ainsi, d'après leurs parents, 30 % des garçons ont déjà été frappés par d'autres garçons (contre 16 % par des filles) et 18 % des filles ont été frappées par des garçons (contre 14 % par des filles).**

### Concernant l'impact négatif d'internet sur les représentations différenciées hommes-femmes chez les enfants, les parents sont plus inquiets pour leurs filles que leurs fils. Or, ces derniers sont beaucoup plus exposés aux contenus violents et à la pornographie que les filles

Les **garçons de 4-13 ans sont plus exposés aux contenus très violents sur internet** (vidéos de coups réels, violences, etc.) que les filles. Les parents témoignent que **23 % des garçons en auraient vu contre 11 % des filles**, ils seraient même 16 % à en avoir vu parmi les garçons âgés de 4 à 6 ans. Par ailleurs, les garçons sont **beaucoup plus exposés aux contenus pornographiques** (16 % et même 10 % des 4-6 ans en ont vu selon leurs parents) que les filles (5 %). Pourtant, les parents citent davantage « **l'exposition à des contenus pornographiques** » parmi les principales inquiétudes vis-à-vis de leurs filles (16 %) que vis-à-vis de leurs garçons (11 %).

## Les parents ont un comportement plus protecteur et affectueux vis-à-vis de leurs filles et ont davantage tendance à s'emporter contre leurs fils

Les garçons reçoivent moins de câlins que les filles de la part de leurs parents, une différence qui s'observe dès le plus jeune âge. 83 % des parents de filles déclarent leur faire un câlin au moins tous les mois, et 61 % au moins une fois par semaine contre respectivement 76 % et 52 % des parents de garçons. Ces différences sont marquées y compris pour les enfants de 4 à 6 ans : **75 % des parents déclarent faire un câlin au moins une fois par semaine à leurs filles de 4-6 ans, contre 62 % à leurs fils du même âge.** Même constat pour le fait de réconforter un enfant après un chagrin : 72 % des parents de filles déclarent le faire tous les mois, contre 61 % des parents de garçons. En revanche, les parents ont davantage tendance à punir les garçons et à s'emporter contre eux : 29 % des parents de garçons déclarent s'énerver contre eux au moins une fois par mois et 26 % les punir régulièrement, contre respectivement 24 % et 22 % des parents de filles. **Même lorsqu'ils ont entre 4 et 6 ans, les parents ont davantage tendance à s'énerver contre leurs garçons (31 %) que contre leurs filles (21 %).**

**6. Les parents estiment que leur rôle dans l'éducation des enfants à agir « comme une fille » ou « comme un garçon » passe surtout par la manière de les habiller et de les faire jouer. Or la différenciation des rôles parentaux, et par extension l'imitation, restent forts : la plupart des mères ont en effet le rôle de « référente » vis-à-vis de leur enfant**

## Les mères investissent davantage les interactions avec les enfants (qu'il s'agisse d'interactions positives ou négatives)

Les mères déclarent davantage faire des câlins à leurs enfants (87 % au moins une fois par mois) et les réconforter (72 %) que les pères (respectivement 71 % et 59 %). Mais ce n'est pas le seul front sur lequel elles s'impliquent davantage vis-à-vis de leur enfant. Ainsi, elles sont également celles qui déclarent le plus s'énerver contre leur enfant (31 % contre 22 % des pères) et le punir (25 % contre 22 %). À noter que chez les pères, la différence de comportement selon qu'ils ont une fille ou un garçon est beaucoup plus importante : 77 % des pères font souvent des câlins à leurs filles, contre 66 % à leurs fils, 70 % réconfortent souvent leurs filles contre 48 % leurs fils. À l'inverse 27 % s'énervent souvent envers leurs fils, contre 17 % envers leurs filles.

## Dans la majorité des cas, les mères sont désignées comme étant les principales confidentes de leurs enfants

Les enfants se tournent plutôt vers leur mère quand ils sont tristes. Une très large majorité de parents déclare en effet que lorsque leur enfant est triste, il va le plus souvent parler à sa mère (64 %, contre 14 % seulement vers leur père). Si les mères ont davantage tendance à se désigner comme les principales confidentes (71 %), la majorité des pères s'accordent également sur ce point (54 %).

## **Elles ont d'ailleurs davantage tendance à déclarer que leur enfant exprime de la tristesse ou qu'il a été victime de harcèlement**

D'une manière générale, les mères déclarent plus souvent que les pères de leurs enfants sont à l'aise pour parler de leurs émotions, notamment négatives (s'agissant de la tristesse par exemple, 64 % des mères affirment que leur enfant est à l'aise pour en parler, contre 50 % des pères). Par ailleurs, les mères sont plus susceptibles de déclarer que leur enfant a été victime de harcèlement (38 %, contre 31 % des pères), ce qui peut montrer soit que leur enfant se confie davantage à elles, soit qu'elles sont plus attentives ou accordent plus d'importance à ces situations. Autre point appuyant l'idée que les mères ont une implication différente dans l'éducation de leurs enfants : les mères sont plus inquiètes de l'impact négatif des représentations hommes-femmes sur leurs enfants que les pères, que ce soit dans la société (58 % contre 47 %), en ligne (62 % contre 50 %) ou à l'école (48 % contre 38 %).

## **Une partie des rôles attendus vis-à-vis des pères sont différents de ceux projetés sur les mères**

*In fine*, les rôles des pères et des mères dans l'éducation sont donc souvent différents. Les principales attentes que les Français formulent sur ce qu'est, selon eux, un « bon père » sont d'ailleurs différentes de celles qu'ils projettent sur ce qu'est, selon eux, un « bon père », ils attendent davantage des pères qu'ils subviennent aux besoins de leur famille (37 % contre 20 % pour les mères) et davantage des mères qu'elles soient aimantes et pardonnent (54 % contre 40 %). Les hommes sont ceux qui projettent les attentes les plus différentes : 44 % comptent le fait de subvenir aux besoins de leur famille parmi les principales qualités attendues d'un « bon père », contre 16 % parmi les qualités attendues d'une « bonne mère ».

## **Or les enfants prennent leurs parents pour modèles**

Les garçons ont tendance à prendre leur père comme modèle (42 %) davantage que leur mère (30 %), quand c'est l'inverse pour les filles (41 % veulent ressembler surtout à leur mère et 27 % à leur père). Ces rôles différenciés ont sans aucun doute un impact dans la reproduction de comportements genrés : les garçons auront tendance à reproduire certains comportements de leur père tandis que les filles reproduiront certaines attitudes de leur mère.

## **Pourtant, la reproduction des comportements dits « de filles » ou « de garçons » reste surtout attribuée aux choix de consommation (vêtements, jouets)**

Les parents n'ont pas toujours conscience du rôle que peut jouer l'imitation dans le fait d'éduquer leurs enfants à « agir comme un garçon » ou « agir comme une fille ». Pour eux, le rôle des parents dans l'éducation genrée des enfants passe principalement par les choix de consommation (notamment le choix des habits (47 %), et des jouets (47 %)) davantage qu'en leur montrant au quotidien comment agissent les hommes et les femmes (40 %) ou par le biais du langage non-verbal (27 %).

# Ecouter la parole des garçons. Le poids des normes masculines dans l'enfance

## Rapport Qualitatif - ARESVI

### 1. OBJET DE LA RECHERCHE

La *Global Boyhood Initiative*, cofondée et coordonnée par la Fondation Kering et Equimundo, vise à doter les adultes des outils et des ressources nécessaires pour élever, enseigner et encadrer les garçons (âgés de 4 à 13 ans) afin qu'ils partagent leurs émotions de manière saine, qu'ils acceptent les autres et établissent des liens avec eux, qu'ils s'expriment contre les inégalités et qu'ils se libèrent des stéréotypes. Axée sur un changement systémique à long terme, l'initiative vise à avoir un impact sur tous les niveaux de l'environnement de l'enfant - à la maison, à l'école, dans les médias - afin d'aider les garçons à être en bonne santé, à être connectés émotionnellement et à ne pas être violents. L'objectif final est de prévenir la violence et de parvenir à l'égalité des sexes. Chaque jour, les garçons sont confrontés à des messages sur ce que signifie "agir comme un garçon" - dans les familles, les écoles, les programmes sportifs, les quartiers, les médias et le monde numérique - et le fait d'adhérer à ces messages a des conséquences à long terme.

Dans le cadre de l'édition française de la *Global Boyhood Initiative*, *D'égal à égale*, cette recherche explore, les adhésions et les distances des garçons vis-à-vis de ces injonctions et de ces consignes de genre, dans des contextes familiaux, scolaires et de loisirs réels ou virtuels entre pairs.

### 2. MÉTHODOLOGIE DE LA RECHERCHE

L'objectif de ce volet de la recherche est triple :

**1** Créer les conditions matérielles de réalisation des entretiens et des observations

**2** Réaliser des entretiens et des observations

**3** Analyser des entretiens

1. Pour préparer au mieux cette recherche, ARESVI a conçu deux outils en amont de la réalisation des entretiens : 1- une grille d'entretien pour les garçons de 7 à 13 ans (en accord avec Promundo et la Fondation Kering) et 2- une fiche de consentement éclairé<sup>3</sup>. Aussi, avant de réaliser les entretiens, il convient de « recruter » les personnes susceptibles d'y répondre, en assurant une variété des profils (classes sociales, âges, origines ethniques, situations de santé ou parentale) afin de constituer un échantillon aléatoire. Concernant les observations, des conventions ont été signées avec des établissements d'accueil<sup>4</sup>.
2. La réalisation des entretiens (1h-1h30 en moyenne) avec les garçons s'est effectuée (en accord avec Promundo et la Fondation Kering) selon deux modalités :  
a- premièrement des entretiens en tête à tête avec les jeunes garçons  
b- deuxièmement sous forme de focus-groupe, c'est-à-dire d'entretiens collectifs. Cette double méthode visait à comparer les « effets de groupe » très marqués dans les discours des garçons.
3. Enfin, l'analyse de ces entretiens a permis à ARESVI de restituer une dizaine de pages visant à comprendre et à mettre en perspective les propos entendus lors des entretiens et/ou des focus-groupe.

Au total, cela a donné lieu à plusieurs méthodes qualitatives déployées de la sorte :

**20** ENTRETIENS (équitablement répartis selon les tranches d'âges)

**3** OBSERVATIONS (une au collège, une au lycée - premier semestre de seconde - et une en situation extra-scolaire)

**2** FOCUS GROUPES (un niveau collège et un niveau lycée)

<sup>3</sup> La grille d'entretiens et les feuilles de consentement signées sont en annexe du rapport.

<sup>4</sup> Les conventions sont en annexe du rapport.

Les entretiens se sont répartis entre trois tranches d'âge (moins de 7 ans, 8-10 ans et plus de 11 ans jusqu'à 13 ans). Nous avons veillé à garder une pluralité de profils. Ainsi nous avons réalisé des entretiens avec des garçons vivant dans des centres-villes, en périphérie de ville, dans des quartiers prioritaires ou dans des espaces ruraux (en moins grand nombre). Nous avons aussi réussi à interviewer de jeunes garçons adoptés, non blancs, ou appartenant à des minorités de genre et de sexualité. Les entretiens réalisés sont les suivants :

### LISTE DES ENTRETIENS PAR TRANCHE D'ÂGE

7 ANS ET MOINS	ENTRE 7 ET 10 ANS	PLUS DE 10 ANS
Aurele : 7 ans	Dario : 10 ans	Antonin : 11 ans
Jael : 7 ans (Retranscrit)	Timothée : 10 ans	Mateo : 13 ans
Keanu : 6 ans	Quentin : 9 ans	Juan : 12 ans
Titouan : 6 ans	Maxence : 10 ans	Gabin : 13 ans
Loane : 6 ans (Retranscrit)	Paul-Emile : 8 ans	Lenny : 13 ans (Retranscrit)
Leo : 6 ans (Retranscrit Avec Maxence)	Maxence : 10 ans (Retranscrit Avec Léo)	Gregoire : 13 ans (Retranscrit)
	Pierre-Louis : 9 ans	Lysandro : 11 ans
		Ulysse : 12 ans

### LISTE DES OBSERVATIONS REALISÉES

<b>OBSERVATION DANS UN COLLÈGE</b>	Observation lors d'une intervention autour de la lutte contre le harcèlement scolaire dans un collège de centre-ville à recrutement favorisé.
<b>OBSERVATION DANS UN LYCÉE</b>	Observation lors d'un cours de SVT (Sciences et Vie de la Terre) dans un lycée de périphérie de ville à recrutement populaire.  => Les garçons observés ici ont 14 ans et donnent à voir les résultats d'une socialisation au collège, à travers l'exemple d'un cours sur le genre et la sexualité.
<b>OBSERVATION EXTRA-SCOLAIRE</b>	Observation dans un centre de loisirs durant les vacances de février.

## LISTE DES FOCUS-GROUPES REALISÉS

<b>FOCUS-GROUPE LYCÉE</b>	Groupe de lycéens et de lycéennes gays et lesbiennes (les deux garçons interrogés sont deux nouveaux arrivants post-collège).
<b>FOCUS-GROUPE COLLÈGE</b>	Groupe de collégien.ne.s en situation de loisirs périscolaires.

## 3 PLANNING DE LA RECHERCHE

<b>MAI-JUIN 2021</b>	<ul style="list-style-type: none"><li>• Rencontre avec les partenaires</li><li>• Fixation des objectifs communs</li></ul>
<b>JUILLET-AOUT 2021</b>	<ul style="list-style-type: none"><li>• Réalisation de la grille d'entretien semi-directive</li><li>• Réalisation de la fiche de consentement</li></ul>
<b>SEPTEMBRE 2021</b>	<ul style="list-style-type: none"><li>• Diffusion d'un appel à participation</li><li>• Recrutement de la population-cible</li></ul>
<b>OCTOBRE- DÉCEMBRE 2021</b>	<ul style="list-style-type: none"><li>• Réalisation des entretiens</li><li>• Réalisation des focus-groupes</li><li>• Analyse des données qualitatives par entretien</li></ul>
<b>JANVIER 2022</b>	<ul style="list-style-type: none"><li>• Réalisation des observations</li><li>• Constitution des (deux) rapporteurs/trices du rapport</li><li>• Analyse des données observationnelles</li></ul>
<b>FÉVRIER 2022</b>	<ul style="list-style-type: none"><li>• Analyse des données cumulées</li><li>• Restitution d'une synthèse analytique (avec bibliographie thématique)</li></ul>

## 4. ANALYSE DES DONNÉES

Après 20 entretiens, deux focus groupes et trois observations en collège et lycée, que retenir de cette (de ces) masculinité(s) qui se construisent progressivement de l'enfance à l'adolescence ? Il ne s'agira pas ici d'avoir un regard psychologique sur le développement psychosexuel des jeunes garçons, ni même un regard médical sur les préventions et les prises en charge de pratiques propres à la masculinité, mais bel et bien d'apporter un éclairage sociologique et un regard propre aux sciences de l'éducation, afin de mettre en relief ces différents matériaux qualitatifs.

Les tranches d'âge que nous côtoyons dans ces entretiens sont significatives. Les travaux en la matière insistent d'emblée sur plusieurs points concernant la masculinité. De façon non exhaustive, nous pourrions en citer quelques-uns :

1. La naturalisation de la distinction sexuée investie par les parents (Tap, 2001) comme par les institutions scolaires (Duru-Bellat, 2004) ou de loisirs (Raibaud, 2014) et dans laquelle s'engouffrent plus ou moins les masculinités juvéniles.
2. Une différenciation parentale précoce en matière de socialisation entre les sexes au bénéfice des garçons, en matière d'exploration des espaces et de confiance en soi (Dafflon Nouvelle, 2006 ; Rouyet, 2001).
3. La confrontation avec un univers représentationnel ludique et médiatique marqué par des stéréotypes de genre, que l'on retrouve aussi bien dans les livres pour enfants (Conan, 2017 ; Brugeille, 2009 ; Cromer, 1998), dans les manuels scolaires (Anka et al. 2018 ; Detrez, 2005) que dans les séries et films à destination des adolescents (Bourdaa, 2017).
4. La cristallisation d'injonctions de genre véhiculées par les proches, les institutions et les médias, mais également des résistances et des singularités de genre perceptibles dès l'enfance et l'adolescence dans le rapport au genre masculin comme à l'hétérosexualité (Amsellem 2020, Richard, 2020).
5. Des phénomènes de violences et de cyberviolences (Romano, 2020) auxquels participent les jeunes garçons et dont sont victimes certains autres, s'éloignant des modèles masculins hégémoniques.

S'il conviendra de revenir sur l'ensemble de ces points, la psychologie de la masculinité juvénile et les sciences de l'éducation auront montré que le jeune garçon est moins autonome que les filles de son âge, et ce jusqu'aux alentours des 9 ans (on soulignera les temps d'attention et temps de parole favorisant le garçon). Erica, professeure des écoles en CM1, s'exprime à ce sujet :

**« L'année dernière, j'ai eu une classe constituée de garçons aux trois quarts... J'ai vécu l'enfer ! Maîtresse, tu me fais mes lacets, maîtresse, je sais pas fermer mon cartable...maîtresse ceci, maîtresse cela...Pour certains, j'avais eu leurs sœurs l'année précédente et elles savaient faire leurs lacets... En fait, les mères assistent leurs garçons de manière incroyable ! Depuis, j'ai demandé à ne plus faire les CP, car c'est trop lourd à gérer et je ne fais pas mon métier d'apprendre à lire et écrire car je passe plus de temps à assister les garçons ».**

Les études sur l'éducation différenciée entre les sexes et sur l'autonomie plus importante des filles en deçà de 10 ans ont été une nouvelle fois reproduites lors des récents confinements<sup>5</sup>. Dans un contexte intrafamilial, ces différences se sont révélées lors de pratiques du quotidien. Mais, dans un même temps, il est à noter que les adaptations genrées sont également produites. Il conviendra alors d'envisager le rapport au genre chez ces jeunes garçons, non comme une stabilité totale, ni comme une révolution générationnelle, mais comme un laboratoire d'analyse des changements à l'œuvre.

Qu'est-ce qui (ne) change (pas) dans cette socialisation masculine juvénile : telle est très certainement la question transversale à tous nos entretiens et toutes nos observations.

5 Thierry, Xavier, et al. « Les enfants à l'épreuve du premier confinement », *Population & Sociétés*, vol. 585, no. 1, 2021, pp. 1-4.

# I. Des préférences en matières scolaires et extra-scolaires marquées par le genre

## 1.1 Des matières préférées distinctes

Les enquêtes de sciences de l'éducation en matière d'appropriation totale du choix des matières en fonction des stéréotypes sont nombreuses. Les travaux de Blanchard notamment, mettent en lumière l'actualité des logiques genrées qui traversent les choix d'orientation et d'investissement dans des matières ou des filières scientifiques, les mathématiques particulièrement (Blanchard, 2021). Les représentations sociales sexuées sur les filières scolaires se perpétuent (Kergoat, 2014). Le rôle des proches et leurs encouragements (formels comme informels) à orienter les garçons vers des filières ou des matières scientifiques est également bien documenté (Jaegers, 2020).

Nous retrouvons tout naturellement ces éléments dans nos entretiens. Paul-Emile (8 ans) déclare ainsi « préférer les sciences » alors que ce sont là « ses plus mauvaises notes ».

À l'inverse, Gabin affiche un bulletin scolaire excellent dans les matières scientifiques. Il souhaite s'engager dans une carrière scientifique pour être « astrophysicien » et sélectionne ainsi dès à présent des choix d'options. Ses stages de 3<sup>ème</sup> (réalisés à 13 ans) sont le reflet de cette sélection qui, si elle ne dit pas spontanément les effets de la socialisation genrée, se traduit dans ses mots par des identifications aux métiers du père et de la mère. Lors d'un entretien avec lui, il revient sur son stage et explique son choix d'avoir voulu suivre son père dans son entreprise, au détriment de sa mère (qui travaille dans une université) :

*L'intervieweur :* Là, tu fais un stage de 3<sup>ème</sup> c'est ça ?

*Gabin :* oui.

*L'intervieweur :* Et tu le fais où ?

*Gabin :* Dans l'entreprise de mon père.

*L'intervieweur :* Tu n'as pas voulu suivre ta mère plutôt ?

*Gabin :* Disons que les lettres et la communication, c'est pas trop mon truc.

De même, dans les orientations de loisirs, on observe les effets d'une socialisation genrée dont les familles ne se départissent jamais pleinement, y compris dans les familles « féministes » ou qui déploient des « éducations égalitaires ».

## 1.2 Les sports et loisirs

Au-delà des groupes d'affiliation (la famille) et des groupes d'attraction professionnelle qui se dessinent via les options et les filières sélectionnées par les garçons, les enjeux de mise en regard par les pairs se jouent aussi dans les sports ou les loisirs.

La mise en scène dans et par les jeux est très importante pour comprendre les enjeux de masculinité (comme de féminité). Si, au sein de la famille, les choix de cadeaux restent marqués par une forte distinction entre les sexes, les loisirs scolaires (notamment ceux pratiqués dans la cour de récréation) sont également marqués par une séparation sexuée nette après 7 ans. En effet, c'est à ce moment que les enfants adoptent des comportements typiques de leur groupe de sexe et manifestent des préférences genrées, par exemple dans le choix des vêtements, des accessoires, des jouets et des couleurs (Campell, Shirley, Heywood et al., 2000 ; Guilbert, 2004 ; Jadvá, Hines & Golombok, 2010 ; Kurtz-Costes, DeFreitas, Hale et al., 2011 ; LoBue & de Loache, 2011 ; Ruel, 2010b ; Rouyer & Robert, 2010 ; Serbin, Poulin-Dubois, Colbourne et al., 2001 ; Servin, Bohlin & Berlin, 1999 ; Wong & Hines, 2015). Cette appartenance est marquée par le refus de mixité et la péjoration du féminin (Rouyer, 2014).

Les jeux sont certes une récréation, une temporalité ludique, mais ils sont aussi une re-création des habilités sociales face au groupe de pair.e.s<sup>6</sup>. Le genre et ses attributs y sont déployés, voire accentués.

Concernant les garçons, les notions d'espace, de force, de concurrence et de corps sont investies de manière frontale, dessinant les contours d'une virilité mise en scène. Il s'agit évidemment de performer sa masculinité, mais aussi de mettre à distance la féminité comme élément incongru de son identité et de celle du groupe. Les mises à distance physiques et relationnelles s'observent ainsi fréquemment dans les cours de récréation, et ce dès l'âge de 7 ans<sup>7</sup>.

À l'évocation du sport, quelques points semblent communs à l'ensemble des garçons avec lesquels nous nous sommes entretenus :

1. Le sport comme « matière scolaire » est, conjointement aux matières scientifiques, évoqué comme une matière « préférée » par les garçons<sup>8</sup>.
2. Les âges de l'adolescence dessinent progressivement une rupture entre les attentes de l'institution scolaire et les attentes des jeunes (surtout après la puberté) en matière de sport<sup>9</sup>. Si une mixité se maintient avant 7 ans, les effets de la puberté et les phénomènes d'adhésion aux groupes sexués marquent des ruptures avec les attentes mixtes de l'enseignement scolaire. De plus, vers 10 ans, les modifications corporelles créent des sentiments de gêne, de honte, d'inconfort.

6 Gravillon, Isabelle. « Ce qui se joue dans la cour de récréation », *L'école des parents*, vol. 631, no. 2, 2019, pp. 34-40.

7 Salaméro, Émilie. « Se situer parmi les pairs : des groupes affinitaires aux conflits. L'étude d'interactions dans une cour de récréation », *Éducation et sociétés*, vol. 38, no. 2, 2016, pp. 157-172.

8 Combaz, Gilles, et Olivier Hoibian. « La pratique des activités physiques et sportives : les inégalités entre les filles et les garçons sont-elles plus réduites dans le cadre scolaire ? », *Carrefours de l'éducation*, vol. 32, no. 2, 2011, pp. 167-185.

9 Lemonnier, Jean-Marc. « Culture sportive lycéenne. Divorce entre les valeurs adolescentes et les attentes de l'Institution ? », *Carrefours de l'éducation*, vol. 29, no. 1, 2010, pp. 7-22. Lire aussi à ce sujet : Combaz, Gilles, et Olivier Hoibian. « Quelle culture corporelle à l'école ? Entre tradition sportive et renouvellement des pratiques sociales », *Sciences sociales et sport*, vol. 2, no. 1, 2009, pp. 93-124.

3. Ceci se relativise néanmoins à deux endroits de l'identité masculine : 1- celle de l'origine sociale ; 2- celle de l'orientation sexuelle ou de l'identité de genre réelle ou supposée de l'élève :
  - 3.1 En ce qui concerne la classe sociale, les activités sportives extra-scolaires semblent plus investies par les jeunes garçons de catégorie sociale élevée que par les jeunes garçons d'origine populaire qui, quant à eux, pratiquent souvent les mêmes sports dans et en dehors de l'école (on soulignera le cas de tennis ou du ski, qui sont des sports très marqués socialement).<sup>10</sup>
  - 3.2 En ce qui concerne les orientations sexuelles et les identités de genre des élèves, on note que les garçons exprimant une homosexualité ou une transidentité réelle ou potentielle vivent le sport comme plus traumatisant que les autres. Harcèlements et rapport à la virilité sont deux facteurs certes non exhaustifs mais très nettement explicatifs de ces décrochages dont témoignent les minorités de genre et de sexualité<sup>11</sup>.
4. Les sports collectifs et les sports individuels ne sont pas évoqués de la même manière par tous les garçons (là encore des effets de classes sociales sont perceptibles : le football n'est, par exemple, pas évoqué par tous nos interviewés). Les sports collectifs sont néanmoins appréhendés comme des marqueurs d'une masculinité hégémonique, dont la compétition, la confrontation et les rites de virilité perdurent comme des indicateurs efficaces. C'est le cas de Gabin (13 ans) qui, évoquant son meilleur ami, nous dit : « Il veut toujours gagner, être le premier, quitte à tricher. »

## II. Les représentations des groupes féminins et masculins

Les expériences scolaires des filles et des garçons présentent des spécificités dès 5 ans (de Boissieu, 2009). Ces spécificités naissantes se renforceront par la suite à l'école primaire (Zaidman, 1996) et dans l'enseignement secondaire. Du côté des garçons, individuellement, les assignations et attentes sociales liées aux sexes laissent de côté et/ou stigmatisent tous ceux qui ne correspondent pas à ces modèles ; il ne s'agit pas que des homosexuels, mais aussi des hommes doux, sans attribut viril affiché... D'ailleurs, ce n'est pas l'orientation sexuelle à proprement parler qui est ici en jeu, mais l'identité de genre non-conforme à la norme du groupe.

La construction du masculin et du féminin entraîne des processus de hiérarchisation des différences (Liotard, 2011, Di Luzio, 2010). Ce ne sont donc pas les différences entre les sexes qui sont ici posées ou remises en question, mais (comme pour toute discrimination) les hiérarchies implicites ou explicites qui sont légitimées par la société. Il n'est pas question de nier ici les différences entre les groupes de genre, notamment du fait d'une socialisation distincte, mais de dénoncer ce que Françoise Héritier nomme « la valence différentielle des sexes ».

Il en découle des représentations distinctes entre les groupes, entre les garçons et les filles. En creux, ce sont les phénomènes de sélection et d'élection dans ces groupes qui sont interrogés, ainsi que les espaces de mixité, d'échanges, entre ces groupes.

<sup>10</sup> Davisse, Annick, et Catherine Louveau. « 17. Pratiques sportives : inégalités et différences », Margaret Maruani éd., Femmes, genre et sociétés. L'état des savoirs. La Découverte, 2005, 139-147.

<sup>11</sup> Terret, Thierry. « Sport et masculinité : une revue de questions », Staps, 66, 4, 2004, pp. 209-225.

## 2.1 Des représentations distinctes et hiérarchisées

Mais quelles sont les représentations des filles chez les garçons ? De multiples expériences en psychologie sociale accréditent l'idée que les stéréotypes de genre sont, dès le plus jeune âge, intériorisés par les garçons (comme par les filles)<sup>12</sup>. Trois figures semblent apparaître dans nos entretiens :

Une figure positive et égalitaire :

« Les filles, c'est comme les garçons. »

Pierre Louis (9 ans).

« Y'a des garçons qui disent que les filles c'est moins bien que les garçons mais moi je les écoute pas. »

Lysandro (11 ans).

« C'est pas que c'est moins bien d'être avec des filles, mais c'est différent c'est tout. »

Ulysse (12 ans).

Une figure négative :

« Les garçons sont 1 000 fois mieux que les filles. Les filles sont à l'envers. Elles sont un peu débiles. »

Pierre-Louis (9 ans).

Une figure défensive :

« Les filles font un peu trop leurs belles. »

Cette figure défensive se décline aussi sous des éléments de peurs, la différence de socialisation créant des incompréhensions :

« Les filles, elles disent qu'elles m'aiment pas. Elles veulent être tranquilles. »

Antonin (11 ans).

Ces figures témoignent d'un point clé : les préjugés et les stéréotypes qui sont au cœur des relations de genre, à l'adolescence notamment, ne sont pas créés uniquement dans les tranches d'âge évoquées. Ils s'enracinent dans un long processus de mise en différence et en hiérarchie des sexes. Mais, comme tout préjugé et comme tout stéréotype, les rencontres amicales et les expériences relationnelles contredisent parfois les affirmations des jeunes interrogés : « Je ne parle pas aux filles, sauf à ... » nous dit Juan, 12 ans. Si, spontanément, les garçons délimitent un horizon relationnel exclusivement masculin, l'exemple de filles dans leur entourage montre que les amitiés, des entourages (familiaux, de voisinage) nuancent parfois leurs représentations différenciées. On assiste notamment à cela lorsque, dans une classe ou une filière, les filles sont minoritaires ou quasi-absentes. C'est alors sur les rares filles présentes que retombe le travail de mise à distance des préjugés<sup>13</sup>.

12 Meirieu, Philippe. « Filles, garçons...Des préjugés tenaces », L'école des parents, vol. 624, no. 3, 2017, pp. 16-17.

13 Mosconi, Nicole, et Rosine Dahl-Lanotte. « C'est technique, est-ce pour elles ? Les filles dans les sections techniques industrielles des lycées », Travail, genre et sociétés, vol. 9, no. 1, 2003, pp. 71-90. Marie Duru-Bellat et Brigitte Marin, « La mixité scolaire, une thématique (encore) d'actualité ? », Revue française de pédagogie, 171 | 2010, 5-8.

## 2.2 La question de la mixité et de la non-mixité

Dans cet univers représentationnel, la question de la mixité ou de la non-mixité se pose<sup>14</sup>. L'école n'est bien évidemment pas étrangère à ces débats, qu'il s'agisse de non-mixité subie (des filles absentes de filières ou de pratiques) ou de non-mixité choisie (par protection face aux violences, par besoin d'entre-aide etc.). Nous distinguerons à cet égard deux situations qui apparaissent dans nos entretiens :

Une non-mixité affinitaire non dévalorisante :

« C'est pas ça, ce n'est pas parce que c'est des filles parce que y'en a à qui je parle quand même. Mais ce n'est pas pareil qu'avec mes copains. On se dit moins de chose. Je les fréquente moins c'est plutôt ça. »

Antonin (11 ans).

Une non-mixité dévalorisante :

« Les filles de la classe, elles n'osent pas parler de leurs problèmes aux délégués parce que c'est des garçons et elles ont demandé qu'il y ait des filles déléguées aussi. »

Matéo (13 ans).

Si nous avons interrogé des filles, nous aurions très probablement pu saisir ce qui se joue dans leur exclusion d'espaces scolaires et d'espaces symboliques (comme ici un espace de démocratie représentative scolaire). À défaut, des hypothèses peuvent être formulées. En premier lieu, celle d'une inégale prise de conscience de la dimension dévalorisation de certaines configurations de non-mixité de la part des garçons. En effet, rares sont les garçons à avoir été sensibles à cela lors des entretiens.

Mais les temporalités de la non-mixité sont néanmoins plus relatives que ce que veulent bien décrire les garçons :

« Ça arrive qu'on fasse nos devoirs ensemble oui, ou qu'on parle un peu mais pas beaucoup plus non. »

Yamina (11 ans) parlant d'Antonin (11 ans) et des devoirs.

« On fait nos devoirs ensemble parfois oui, car elle est plus grande, plus intelligente, elle travaille bien. »

Pierre-Louis (9 ans) parlant de Roxane (9 ans).

<sup>14</sup> Antoine Bréau, Vanessa Lentillon-Kaestner et Denis Hauw, « Le retour de la non-mixité à l'école. État des recherches, maintien des tabous et « doing gender » », Revue française de pédagogie, 194 | 2016, 109-138.

Il se logerait ici une hypothèse à vérifier. Si la non-mixité est l'expression d'une socialisation différenciée entre les filles et les garçons, les filles acceptables ou fréquentables seraient celles qui seraient investies sur un registre cognitif et non affectif.

Enfin, quand on demande à certains interviewés s'ils ont des copines, de nombreuses réponses spontanées sont très clairement négatives. Pourtant, à revenir sur cet élément, les garçons interrogés sont en capacité de donner des prénoms de filles qu'ils côtoient dans ou en dehors de l'école.

C'est le cas de Pierre-Louis (9 ans). « Je ne peux pas jouer avec une fille dans la cour, car on va me traiter d'amoureux. » dit-il. D'ailleurs sa seule copine est Roxane, qu'il côtoie en dehors de l'école. Dans cette « face » du genre, les garçons ont aussi à perdre. Les pas de côté du masculin sont, nous le verrons, fréquemment sanctionnés.

### 2.3 Des représentations médiatisées

Lors des entretiens, nous posons quasi systématiquement la question des représentations genrées, en lien avec les pratiques culturelles des jeunes garçons rencontrés.

Léo et Maxence sont deux frères que nous avons eus en entretien, l'un après l'autre. Léo a 6 ans et Maxence 10 ans. Evoquant ses préférences de personnages dans le jeu « Pokémon », Léo indique son préféré. Alors qu'il lui est proposé des personnages plus tendres, plus mignons, il insiste : son préféré reste le héros, certes doté d'empathie, mais aussi de réels pouvoirs destructeurs :

*L'intervieweur :* C'est bien ça, les cartes Pokemon. J'en ai aussi. C'est qui ton Pokémon préféré ? Moi c'est Evoli, parce qu'il est trop mignon. Les autres, souvent, ils font peur ou ils ont des attaques trop agressives, trop violentes, et j'aime pas trop ça...

*Léo :* Alors moi j'aime Pikachu. C'est mon préféré.

*L'intervieweur :* Oui mais c'est le préféré de tout le monde, tu triches !  
T'aimes pas Evoli ?

*Léo :* Si.... Mais je l'ai pas.

*L'intervieweur :* Passons sur Evoli, j'ai compris, toi c'est Pikachu. Très bien.

De tous les entretiens réalisés, en dehors de ceux réalisés lors des focus-groupes LGBT et de Léo, mineur trans, aucun n'a donné lieu à des écarts par rapport aux représentations attendues. Même en incitant à mettre de côté des imaginaires du masculin, les personnages préférés, les héros tutélaires se situent toujours de façons stéréotypées. Il aurait ici été intéressant d'interroger des garçons plus âgés pour vérifier si des écarts apparaissent après la seconde (après les 13 ans, âge limite de cette étude).

## III. Les garçons et les masculinités

### 3.1 Masculinités multiples

Nous venons de le voir, à la jeune adolescence, l'identité masculine se façonne face aux groupes de pairs. C'est ainsi qu'elle va s'opérer sur la péjoration du féminin (ne pas être une fille, « une tapette ») et sur le fait d'être un vrai gars face au groupe des garçons. La socialisation des garçons dessine deux groupes bien distincts : ceux qui arrivent à montrer leur force, à être les plus forts, les plus virils ; et les autres qui risquent d'être déclassés dans la catégorie des sous-hommes, des « pédés ». Les démonstrations de force, les bagarres fréquentes, les insultes à caractère sexiste et homophobe constituent le quotidien de nombreux garçons au collège (V. Houadec, 2009). Les violences à caractère sexuel touchent plus particulièrement les filles : 7 % des collégiennes déclarent des violences de cette catégorie, contre 4 % des collégiens. Les écarts de déclaration concernent particulièrement les attouchements sexuels (8 % contre 3 %) et les baisers forcés (7 % contre 3 %) et bien moins le voyeurisme : 7 % contre 5 % (Dagorn et Alessandrin, 2015).

De plus, les restrictions spatiales sont différentes pour les filles et les garçons à l'adolescence : alors qu'elles se relâchent pour les garçons à cette période, elles se resserrent pour les filles (M. Lieber, 2008) jusque dans les espaces de loisirs où elles « décrochent » à partir des âges de la puberté.

S'il existe « des vrais hommes et les autres », c'est aussi que des catégories du masculin se déclinent à l'adolescence. Pour reprendre celles de Raewyn Connell<sup>15</sup>, nous retiendrons l'idée que les masculinités doivent être abordées comme des configurations de pratiques : il n'y a donc pas de facteurs génériques à la masculinité, mais il existe des lieux privilégiés de construction des masculinités. Mathieu Trachman<sup>16</sup>, lecteur de Connell, en liste quelques-uns comme le travail, la violence, la sexualité, le rapport aux mouvements féministes. Si la masculinité hégémonique n'est pas une représentation idéale, elle a bien une fonction normative, et fonctionne comme en analogie à la façon dont les hommes doivent se positionner. S'il y a une lutte pour la définition de la masculinité hégémonique, nous la retrouvons également dans nos entretiens :

**Des masculinités hégémoniques** : c'est le cas d'Antoine qui, selon les propos de Gabin, ne pense qu'à gagner quitte à tricher et qui a parfois des propos violents.

**Des masculinités complices** : c'est le cas de Timothée (10 ans) qui avoue rigoler parfois, ou ne pas dire grand-chose, suite aux propos sexistes ou homophobes de ses copains.

**Des masculinités subordonnées** : c'est le cas de Maxence (10 ans), le frère de Léo (6 ans), qui essaie parfois de défendre son petit frère des attaques transphobes de ses copains, mais déclare aussi que cela a un coût.

**Des masculinités marginalisées** : c'est le cas de ce groupe de lycéen.ne.s gays et lesbiennes et de leurs récits de la marginalisation dans leurs parcours scolaires (voire au sein même de leurs familles).

<sup>15</sup> Raewyn Connell, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Amsterdam, 2014.

<sup>16</sup> Mathieu Trachman, *Les vrais hommes et les autres, La vie des idées*, 2014.

### 3.2 Socialisation masculine juvénile, sexisme et féminisme

À l'ère de #Metoo et de #balancetonporc, il nous semblait compliqué de ne pas évoquer la masculinité en construction de ces jeunes garçons au regard des questions de sexisme. D'une part car, comme nous venons de le voir, la masculinité se construit à distance de la féminité : être un jeune garçon, c'est en avoir (de la force), en être (un homme, pas une fille) et ne pas en être (un homosexuel). Si sexisme et masculinité se répondent, ce n'est pas simplement que les préjugés et les stéréotypes sexistes forment les masculinités, c'est également que ces mêmes masculinités produisent du sexisme à leur tour.

Les garçons interrogés ont d'ailleurs du mal à définir le sexisme. À cette question, seul Gabin (13 ans) parvient à répondre sans l'ombre d'une hésitation. L'âge l'a très certainement aidé, tout comme sa socialisation familiale, mais force est de constater que la conscientisation du mot est inégale parmi les garçons interrogés.

La question du consentement résonne aussi. On peut se demander comment les jeunes garçons pensent les questions d'égalité entre les femmes et les hommes, les questions de féminisme ou de partage des tâches ménagères. On sait que les jeunes filles, notamment les étudiantes, ont été marquées par le phénomène #Metoo<sup>17</sup> : mais qu'en est-il des garçons ?

Le cas de Pierre-Louis (9 ans) est très particulier, car très stéréotypé. Ses propos sont marqués par une dévalorisation des filles, des goûts virilistes, mais une nette compréhension de la notion de consentement : « Je ne sais pas. Il faut demander aux filles. » dit-il, à la question « Et si tu étais une fille, tu aurais les mêmes jeux ? » Il explique ensuite pourquoi c'est important de ne pas penser à la place d'autres personnes. *A contrario*, Paul-Emile (8 ans), qui déclare que : « Toutes les filles sont amoureuses de moi. », n'a pas de dégradation de l'image des filles, mais une contraction sur lui, contrairement à son frère, plus grand et moins choyé par ses parents.

Mais de tous nos entretiens, aucun ne passe à travers les mailles du filet du sexisme : auteurs, témoins ou cibles, les garçons rencontrés témoignent tous des insultes sexistes banalisées, ce que ces extraits d'entretiens illustrent de différentes manières, qu'il s'agisse de propos prononcés par eux ou par leurs camarades :

<sup>17</sup> Albenga, Viviane, et Johanna Dagorn. « Après #MeToo : Réappropriation de la sororité et résistances pratiques d'étudiantes françaises », *Mouvements*, vol. 99, no. 3, 2019, pp. 75-84.

**« Les filles, elles sont débiles. »**

Pierre-Louis (9 ans).

**« Les propos homophobes, c'est partout. »**

Antonin (11 ans).

**« Oui j'ai déjà entendu les gros mots sexistes .»**

Timothée (10 ans).

**« Moi j'en dis pas, mais mes copains oui. »**

Titouan (6 ans).

Enfin, lorsque nous interrogeons les garçons rencontrés sur leurs appréhensions futures, ils mettent en avant des questions d'actualité comme le climat, l'environnement. Lorsque, plus précisément, nous les positionnons comme des futurs parents, ils sont nombreux à dire qu'ils ne savent pas s'ils voudront des enfants, mais ils continuent de dire que les enjeux environnementaux seront, pour eux, des enjeux éducatifs majeurs. Il faut que nous insistions un peu pour leur demander si la lutte contre les discriminations homophobes ou si l'égalité entre les femmes et les hommes sont des enjeux également importants pour eux. Dès lors, ils sont moins clairs et déclarent ne pas savoir, ou bien s'accordent à dire que cela est important... après un silence de réflexion. On mesure ici la différence avec les réponses spontanées des filles présentes lors du focus-groupe LGBT réalisé dans un lycée : pour elles, les questions liées aux violences faites aux femmes viennent spontanément en tête ! Evidemment, les tranches d'âge ne peuvent pas être superposées, mais il convient de s'interroger sur la captation des éléments du féminisme par les garçons.

### 3.3 Harcèlement et cyberharcèlement

Le cyberharcèlement est également fréquemment évoqué. Deux raisons à cela :

1. Il est au cœur de dispositifs de sensibilisation dans les collèges et lycée (cf : l'observation en annexe dans un collège lors d'une intervention à ce sujet) ;
2. Les discriminations vécues par les jeunes se sont massivement déplacées du côté des espaces numériques<sup>18</sup>.

Avec l'utilisation massive des réseaux sociaux notamment, le harcèlement entre élèves peut se poursuivre, voire débiter, en dehors de l'enceinte des établissements scolaires. On parle alors de cyberharcèlement<sup>19</sup>. Les entretiens menés montrent qu'au-delà de 10 ans, il est très rare que les jeunes garçons rencontrés n'aient pas déjà accès à un réseau social (YouTube ou TikTok notamment) : ces problématiques s'inscrivent donc dès le plus jeune âge.

Les cyberviolences sont aujourd'hui reconnues et étudiées en tant qu'objet de recherche spécifique. Leur réalité reste cependant difficile à décrire précisément. La revue de littérature proposée par Blaya (2013) montre le flou de la notion. L'auteure les définit comme l'usage des différents outils de connexion en ligne ou par téléphone mobile dans le but d'insulter, harceler, humilier, répandre des rumeurs, ostraciser, exercer une coercition externe sur un individu qui ne peut facilement se défendre seul ou qui subit une domination.

Les cyberviolences possèdent au moins trois caractéristiques : l'anonymat facilité, le fort pouvoir de dissémination et la possibilité de contrôle moindre (Blaya, 2015). Elles peuvent prendre plusieurs formes telles que les intimidations, insultes, moqueries ou menaces en ligne; la propagation de rumeurs; le piratage de comptes et l'usurpation d'identité digitale; la publication d'une photo ou d'une vidéo de la victime en mauvaise posture, etc.

À cet égard, les jeux en réseaux sont parfois décrits comme des espaces sexistes et toujours comme des espaces « entre garçons ». Lorsque les adultes y rentrent, ce sont bien souvent uniquement les pères qui accèdent à ce type de loisirs aux côtés des garçons. De façon moins marquée, les jeux vidéo<sup>20</sup> semblent aussi marqués par une distinction genrée. Ce que la littérature a déjà montré en la matière<sup>21</sup> se dévoile assez clairement dans les entretiens réalisés :

**« Je peux jouer aux jeux vidéo avec ma mère mais elle perd tout le temps c'est nul. Je préfère jouer avec mon père. »**

Quentin (9 ans).

**« Quand je suis avec ma petite sœur ou ma mère, je joue à Mario Kart, mais ce n'est pas mon jeu favori. Je leur fais plaisir surtout. »**

Maxence (10 ans).

18 Richard, Gabrielle, Sigolène Couchot-Scheix, et Benjamin Moignard. « Expérimenter le web en tant que jeune minoritaire », Les cahiers de la LCD, vol. 9, no. 1, 2019, pp. 39-57.

19 On soulignera que les entretiens n'ont pas permis de comparer les temporalités récentes des confinements et des déconfinements.

20 Lire à cet égard : <https://promundoglobal.org/resources/the-double-edged-sword-of-online-gaming-an-analysis-of-masculinity-in-video-games-and-the-gaming-community/>

21 Fanny Lignon (dir.), Genre et jeux vidéo, Presses universitaires du Midi, Toulouse, 2015

## IV. Le corps : cet encombrant lieu du désir

Un dernier point attire notre attention : celui du corps et de ses expressions. Le corps du garçon est saisi par des imaginaires virils. La présence des muscles dans les représentations de soi sur les réseaux sociaux participe pleinement de la construction de la masculinité adolescente, chez les garçons homosexuels comme hétérosexuels<sup>22</sup>. S'ils n'ont pas été nombreux à nous parler de leurs comptes Insta ou TikTok, les études confirment que le corps des garçons, tout comme celui des filles, est un outil de médiation entre les normes intériorisées, les attentes sociales et les spécificités de la socialisation juvénile (notamment les spécificités genrées)<sup>23</sup>. Plusieurs éléments nous interpellent à cet égard :

1. La pesanteur de la norme masculine : avoir des muscles, ne pas être gros, pouvoir faire du sport à l'école ou avec des amis, sont des enjeux importants pour les adolescents rencontrés. C'est le cas de l'entretien réalisé avec Keanu (6 ans). Alors que ses parents refusent l'achat de jouets renvoyant à des armes, sa famille et ses ami.e.s continuent à lui en offrir. Lors de l'entretien, ou plutôt de la visite de sa chambre et de ses jouets, c'est précisément sur ceux-là (peut-être aussi parce qu'ils sont interdits) qu'il s'attarde. Il insiste d'ailleurs pour nous montrer une épée qu'il a cassée en jouant avec ses copains. Si la recherche a montré que les stigmatisations, l'ostracisme et la violence pouvaient s'abattre sur les corps de filles non conformes au-delà des identités, la question du corps masculin semble suivre le même chemin d'exclusion par l'apparence. N'ayant pas pu nous entretenir avec un garçon porteur d'un handicap, nous n'avons pas de témoignages.
2. La question des émotions et de leur expression : la virilité exprime plus ses formes émotionnelles par le corps que par le verbe. La sociologie de la santé, en prise avec les questions de genre, l'aura montré (Meidani et Alessandrin, 2019). Les jeunes garçons, y compris les plus expressifs, les moins en mal de vocabulaire, avouent néanmoins ne pas être à l'aise avec l'expression de leurs sentiments. Gabin (13 ans) reconnaît ainsi que « s'il ressent quelque chose, il ne le dira peut-être pas. »

Dire ses émotions, c'est parfois aussi révéler ses amours. Les garçons rencontrés ont un double visage à cet égard : si les stéréotypes qu'on leur fait porter nous laissent entendre qu'ils n'avoueront jamais être amoureux à leurs copains, ils témoignent face à nous d'une bien plus grande sensibilité vis-à-vis de ce que les filles peuvent penser d'eux du point de vue amoureux, mais aussi d'une grande émotivité lorsqu'il s'agit de décrire des ruptures ou des amours passés.

3. Puberté et sexualité : la mise à l'épreuve de l'intime chez les garçons : comme le montre l'observation en cours de Sciences et Vie de la Terre (SVT), si les garçons s'expriment, c'est pour dire leur gêne et leur embarras sous des formes viriles :

<sup>22</sup> Alessandrin, Arnaud, et Marielle Toulze. « Minorités sexuelles et rapport au corps : une recherche quantitative », *Santé Publique*, vol. 31, no. 5, 2019, pp. 657-661.

<sup>23</sup> Duteil-Ogata, Fabienne, Atsushi Miura, et André Suchet. « Des vidéos YouTube à Instagram. Le corps des jeunes à l'ère du numérique, engagement et re-présentations », *Staps*, vol. 129, no. 3, 2020, pp. 5-8.

*Deux garçons - entre eux : Attend, elle va parler de cul la prof.  
L'infirmière : Bon les garçons ça suffit, on est attentifs un peu.  
(Ce qui ne fonctionne pas)*

Le groupe est un mauvais révélateur des émotions intimes chez les garçons. Toutefois, ils s'interrogent sur la question de la puberté tout comme les filles, mais sur des sujets différents (Amsellem et Vuattoux, 2020).

L'enjeu de la sexualité, de sa pratique notamment, n'a pas pu être bien interrogé lors de ces entretiens. Mais la prévention sexuelle a pu être esquissée. Il en ressort que rares sont les garçons à avoir retenu quelque chose des cours et des interventions scolaires sur cette question, mais qu'Internet participe grandement à leur (auto)éducation. Le témoignage de Juan et de sa maman qui, voulant télécharger un dessin animé, ont téléchargé un film érotique, montre aussi l'importance de la famille dans cet apprentissage.

# Conclusion

Les entretiens réalisés, ainsi que les observations et les focus-groupes de cette méthode, ont permis d'esquisser des enjeux propres aux jeunes garçons, et ce dans différentes thématiques : les relations familiales, les relations entre pair.e.s, les rapports aux institutions (notamment scolaires ou de loisirs), mais aussi les questions corporelles (celles de l'intimité, du corps) et genrées (envers les filles comme envers d'autres garçons).

À travers ces thématiques, il nous a semblé important de mettre l'accent sur différents points :

- Les pratiques (scolaires et de loisirs) mettent en lumière des reproductions de genre comme de classe, mais laissent aussi entrevoir des caractéristiques d'âges, notamment en ce qui concerne les enjeux classiques de mixité entre les genres.
- Une deuxième thématique, plus représentationnelle, renvoie aux imaginaires, aux interactions et aux perceptions : celle de l'autre genre ou de l'autre sexe, mais aussi leur médiatisation par des jeux, des réseaux, etc.
- Un troisième point important se dessine autour des enjeux spécifiques au genre, tant du côté de la masculinité que des régimes de masculinité qui se déclinent dans cette tranche d'âge (dont les enjeux restent néanmoins différents des âges proprement adolescents ou adultes). Les traditions familiales, les inscriptions dans des groupes primaires (proches) ou secondaires (plus éloignés) sont ici à interroger, ainsi que leurs déclinaisons en matière de prise en compte des questions de sexisme, de féminisme ou de (cyber)harcèlement.
- Enfin, au vu des âges étudiés, la question du corps nous est apparue centrale, tant ce dernier est un enjeu investi socialement par les parents, les médias ou les institutions. Par défaut, les jeunes interrogés ont soit un corps de la découverte (pour les plus jeunes) très naturalisé par l'entourage, soit un corps saisi par une dualité « honte et plaisir », scruté par l'entourage et marqué par des contrôles tout aussi forts. Que font ces jeunes de ce corps, de cette puberté, des retenues imposées, notamment du côté des émotions chez les garçons ? Autant de questions qui qualitativement peuvent être illustrées et qui se déclineront, par la suite, dans des items du volet quantitatif de l'enquête.

# Bibliographie

## PAIRS – ÉCOLE ET SOCIALISATION MASCULINE

- Bertrand, Julien, et al. « Socialisations masculines, de l'enfance à l'âge adulte », *Terrains & travaux*, vol. 27, no. 2, 2015, pp. 5-19.
- Bessin, Marc. « Quand la mixité ne suffit pas : où en est l'introduction du genre dans le travail social ? », *Les Cahiers Dynamiques*, vol. 58, no. 1, 2013, pp. 22-30.
- Blanchard, Marianne. « Genre et cursus scientifiques : un état des lieux », *Revue française de pédagogie*, vol. 212, no. 3, 2021, pp. 109-143.
- Bruna, Yann. « Snapchat à l'adolescence. Entre adhésion et résistances », *Réseaux*, vol. 222, no. 4, 2020, pp. 139-164.
- Court, Martine, et Christine Mennesson. « Les vêtements des garçons. Goûts et dégoûts parentaux au sein des classes moyennes », *Terrains & travaux*, vol. 27, no. 2, 2015, pp. 41-58.
- Coquard, Benoît. « Faire partie de la bande. Le groupe d'amis comme instance de légitimation d'une masculinité populaire et rurale », *Genèses*, vol. 111, no. 2, 2018, pp. 50-69.
- Cheval, Perrine, et Bernard Guzniczak. « La mixité autour de la table », *Les Cahiers Dynamiques*, vol. 58, no. 1, 2013, pp. 75-83.
- Dabrowski, Yoann. « Masculinités adolescentes en reconfiguration », *Le Débat*, vol. 200, no. 3, 2018, pp. 160-172.
- Dafflon Nouvelle, Anne. *Filles-garçons : socialisation différenciée ?*, Grenoble, PUG, 2006.
- Denave, Sophie, et Fanny Renard. « Aspirants mécaniciens, aspirants coiffeurs. La construction de masculinités populaires différenciées », *Terrains & travaux*, vol. 27, no. 2, 2015, pp. 59-77.
- Depoilly, Séverine. *Filles et garçons au lycée pro. Rapport à l'école et rapport de genre*, PUR, Rennes, 2014.
- Diter, Kevin. « « Je l'aime, un peu, beaucoup, à la folie... pas du tout ! ». La socialisation des garçons aux sentiments amoureux », *Terrains & travaux*, vol. 27, no. 2, 2015, pp. 21-40.
- Duret, Pascal. *Les jeunes et l'identité masculine*. Presses Universitaires de France, 1999.
- Duru-Bellat, Marie. *L'école des filles : Quelle formation pour quels rôles sociaux ?*, Paris : L'Harmattan, 2004.
- Fontar, Barbara, et Mickaël Le Mentec. « Les pratiques vidéoludiques des adolescents de 13-15 ans. Différenciations sexuées et rapport hiérarchisé entre les sexes », *Réseaux*, vol. 222, no. 4, 2020, pp. 79-112.
- Jaegers, Doriane, et Dominique Lafontaine. « Aspirer à une carrière mathématique : quel rôle jouent le soutien et les attentes de l'enseignant chez les filles et les garçons ? », *Revue française de pédagogie*, vol. 208, no. 3, 2020, pp. 31-47.
- Kammerer, Béatrice. « Le monde des copains », *Sciences Humaines*, vol. 329, no. 10, 2020, pp. 7-7.
- Kergoat, Prisca. « Le travail, l'école et la production des normes de genre. Filles et garçons en apprentissage (en France) », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 33, no. 1, 2014, pp. 16-34.
- Marcelli, Daniel. « Moi et les autres », *L'école des parents*, vol. 594, no. 1, 2012, pp. 6-9.
- Pasquier Gael. « Les expériences scolaires de non-mixité : un recours paradoxal », *Revue française de pédagogie*, 171 | 2010, pp. 97-101.
- Nahoum-Grappe, Véronique. « Culture de la violence et différence des sexes : violence du stéréotype. Quelques réflexions issues de l'anthropologie », *Les Cahiers Dynamiques*, vol. 58, no. 1, 2013, pp. 40-47.
- Pasquier, Dominique. « Cultures juvéniles à l'ère numérique », *Réseaux*, vol. 222, no. 4, 2020, pp. 9-20.
- Rouyer, Véronique. *Le jeune enfant et le couple parental. Analyse de la différenciation parentale, de la concordance éducative et de leur croisement sur la construction de l'identité sexuée des filles et des garçons de 4 ans*. Thèse de Doctorat Nouveau Régime de Psychologie. Toulouse : Université Toulouse II, 2001.
- Safont-Mottay, Claire, Nathalie Oubrayrie-Roussel et Yves Prêteur. « Valeurs et attentes des collégiens et des collégiennes envers l'école : une mixité à construire », *Revue française de pédagogie*, 171 | 2010, pp. 31-45.
- Tap, Pierre, et Chantal Zaouche-Gaudron, 2001. « Identités sexuées, socialisation et développement de la personne » in Y. Lemel et B. Roudet Filles et garçons jusqu'à l'adolescence : socialisations différentielles Paris, L'Harmattan. pp. 25-56.
- Tostain, Michel. « Faut-il en finir avec les stéréotypes de sexe ? » *Revue de questions critique sur les études psychosociales des relations entre sexes*. *Bulletin de psychologie*, tome 69, fascicule 3, n°543, 2016, pp. 163-178.
- Vouillot, Françoise. « L'orientation, le butoir de la mixité », *Revue française de pédagogie*, 171 | 2010, pp. 59-67.

Vuattoux, Arthur. « Penser les masculinités », *Les Cahiers Dynamiques*, vol. 58, no. 1, 2013, pp. 84-88.

Zazzo, Bianka. Les 10-13 ans. Garçons et filles en CM2 et en 6e. *Presses Universitaires de France*, 1982.

## INTERNET – SEXUALITÉ – PORNOGRAPHIE

Amsellem-Mainguy, Yaëlle. « Couples adolescents : un choix sous influence », *L'école des parents*, vol. 606, no. 1, 2014, pp. 15-16.

Amsellem-Mainguy, Yaëlle et Vuattoux Arthur. *Les jeunes, la sexualité et Internet*, François Bourin ed. 2020.

Bergström, Marie. « Les jeunes, adeptes du flirt en ligne », *L'école des parents*, vol. 606, no. 1, 2014, pp. 35-37.

Boughaba, Samia. « La jeune fille et le prince charmant », *L'école des parents*, vol. 606, no. 1, 2014, pp. 29-30.

Bozon, Michel. « Autonomie sexuelle des jeunes et panique morale des adultes. Le garçon sans frein et la fille responsable », *Agora débats/jeunesses*, vol. 60, no. 1, 2012, pp. 121-134.

Dagorn, Johanna, et Arnaud Alessandrin. « Nos fantasmes, leurs réalités », *L'école des parents*, vol. 626, no. 1, 2018, pp. 42-43.

Fidolini, Vulca. « Idéaux de masculinité et sexualité interdite. Expériences sexuelles au moment de la transition vers l'âge adulte », *Agora débats/jeunesses*, vol. 69, no. 1, 2015, pp. 23-35.

Maillochon, Florence. « Premières relations sexuelles et prises de risque. L'éclairage des enquêtes statistiques réalisées en France », *Agora débats/jeunesses*, vol. 60, no. 1, 2012, pp. 59-66.

Nicolaïdis, Nathalie. « L'amour, sur Internet et dans la vraie vie », *L'école des parents*, vol. 606, no. 1, 2014, pp. 40-43.

## LOISIRS – SPORT

Ayral Sylvie, et Yves Raibaud. *Pour en finir avec la fabrique des garçons : sports et loisirs*, MSHA, 2016.

Détrez, Christine. « Des shojos pour les garçons, des shojos pour les filles ? Apprendre son genre en lisant des mangas », *Réseaux*, vol. 168-169, no. 4-5, 2011, pp. 165-186.

Damont, Nicolas, et Olivier Pégard. « Le masculin haut en couleurs. L'apprentissage du football professionnel », *Ethnologie française*, vol. 47, no. 1, 2017, pp. 131-140.

Davisse, Annick. « Filles et garçons en EPS : différents et ensemble ? », *Revue française de pédagogie*, 171 | 2010, pp. 87-91.

Faure, Sylvia. « Filles et garçons en danse hip-hop. La production institutionnelle de pratiques

sexuées », *Sociétés contemporaines*, vol. no 55, no. 3, 2004, pp. 5-20.

Fontayne, Paul, Philippe Sarrazin, et Jean-Pierre Famose. « Les pratiques sportives des adolescents : une différenciation selon le genre », *Staps*, vol. no 55, no. 2, 2001, pp. 23-37.

Guérandel Carine. *Le sport fait mâle. La fabrique des filles et des garçons dans les cités*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2016.

Joannin, Delphine, et Christine Mennesson. « Dans la cour de l'école. Pratiques sportives et modèles de masculinités », *Cahiers du Genre*, vol. 56, no. 1, 2014, pp. 161-184.

Mennesson, Christine. « Socialisation familiale et investissement des filles et des garçons dans les pratiques culturelles et sportives associatives », *Réseaux*, vol. 168-169, no. 4-5, 2011, pp. 87-110.

Octobre, Sylvie, et al. *L'enfance des loisirs. Trajectoires communes et parcours individuels de la fin de l'enfance à la grande adolescence*, Ministère de la Culture - DEPS, 2010.

Octobre, Sylvie. *Les loisirs culturels des 6-14 ans*, Ministère de la Culture - DEPS, 2004.

Oualhaci, Akim. « Faire de la boxe thaï en banlieue : entre masculinité « populaire » et masculinité « respectable » », *Terrains & travaux*, vol. 27, no. 2, 2015, pp. 117-131.

Octobre, Sylvie, et al. *L'enfance des loisirs. Trajectoires communes et parcours individuels de la fin de l'enfance à la grande adolescence*, Ministère de la Culture - DEPS, 2010.

Octobre, Sylvie. « Du féminin et du masculin. Genre et trajectoires culturelles », *Réseaux*, vol. 168-169, no. 4-5, 2011, pp. 23-57.

Peter, Christophe. « Goût pour les jeux vidéo, goût pour le sport, deux activités liées chez les adolescents », *Culture prospective*, vol. 2, no. 2, 2007, pp. 1-9.

## SANTÉ – PRÉVENTION – CORPS – PUBERTÉ

Alessandrin, Arnaud, Dagorn Johanna et al. *Santé LGBT : les minorités de sexualité et de genre face à la santé*, Bordeaux, Bord de l'eau ed., 2020.

Berger, Dominique, et al. « Démarche participative de santé globale en collège et lycée : le « diagnosanté » en Rhône-Alpes », *Santé Publique*, vol. 24, no. 5, 2012, pp. 387-401.

Binder, Philippe, et al. « Enquête de santé perçue auprès de 3 800 adolescents d'un département français : aspects méthodologiques », *Santé Publique*, vol. 13, no. 4, 2001, pp. 367-377.

Chartrain, Cécile. « 2. France. Prévention du sida : la cible « jeunes » (années 1980-2000) », Véronique Blanchard éd., *Les jeunes et la sexualité. Initiations, interdits, identités (XIXe-XXIe siècle)*. Autrement, 2010, pp. 75-85.

- Dagorn, Johanna, et Arnaud Alessandrin. « La santé des élèves LGBTI », *L'école des parents*, vol. 627, no. 2, 2018, pp. 28-29.
- Dany, Lionel, et Michel Morin. « Image corporelle et estime de soi : étude auprès de lycéens français », *Bulletin de psychologie*, vol. 509, no. 5, 2010, pp. 321-334.
- Delebarre, Coraline, et Clotilde Genon. « L'impact de l'homophobie sur la santé des jeunes homosexuel·le·s », *Cahiers de l'action*, vol. 40, no. 3, 2013, pp. 27-36.
- Du Roscoät, Enguerrand, Christophe Léon, et Emmanuelle Godeau. « Entre famille et pairs. Déterminants et effets du soutien social perçu chez les collégiens français », *Agora débats/jeunesses*, vol. h, no. 4, 2016, pp. 129-152.
- Du Roscoät, Enguerrand, et al. « Appréhender la santé mentale des collégiens : un croisement d'indicateurs », *Agora débats/jeunesses*, vol. h, no. 4, 2016, pp. 57-78.
- Julien, Marie-Pierre. « Quand poussent les poils des garçons », *Ethnologie française*, vol. 45, no. 4, 2015, pp. 677-684.
- Lang, Thierry, et al. « La santé des enfants en France : un enjeu négligé ? », *Santé Publique*, vol. 32, no. 4, 2020, pp. 329-338.
- Lentillon, Vanessa. « Les stéréotypes sexuels relatifs à la pratique des activités physiques et sportives chez les adolescents français et leurs conséquences discriminatoires », *Bulletin de psychologie*, vol. 499, no. 1, 2009, pp. 15-28.
- Petiot, Oriane, et Jean-François Desbiens. « L'expérience émotionnelle des filles et des garçons en EPS. Quelles relations avec le climat d'apprentissage perçu ? », *Spirale - Revue de recherches en éducation*, vol. , no. E1, 2021, pp. 43-60.
- Clair, Isabelle. « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel », *Agora débats/jeunesses*, vol. 60, no. 1, 2012, pp. 67-78.
- Clair, Isabelle. « 3. France. Des filles en liberté surveillée, dans les espaces ruraux et périurbains aujourd'hui », Véronique Blanchard éd., *Les jeunes et la sexualité. Initiations, interdits, identités (XIXe-XXIe siècle)*. Autrement, 2010, pp. 321-329.
- Dagorn, Johanna, et Arnaud Alessandrin. « Être une fille, un gay, une lesbienne ou un.e trans au collège et au lycée », *Le sujet dans la cité*, vol. 6, no. 2, 2015, pp. 140-149.
- Girard, Gabriel. « 1. France. Les jeunes gais des années 2000 : une « population vulnérable » ? », Véronique Blanchard éd., *Les jeunes et la sexualité. Initiations, interdits, identités (XIXe-XXIe siècle)*. Autrement, 2010, pp. 339-351.
- Richard, Gabrielle. *Hétéro l'école*, Remue-Ménage éd., 2020.

## VIOLENCES - DÉVIANCES - MASCULINITÉS JUVÉNILES

- Debarbieux, Éric. *L'école face à la violence. Décrire, expliquer, agir*, Armand Colin, 2016
- Houadfi, Saïda, et Steevens Têtu-Dumas. « Confrontés à la question du genre. Parcours de deux directeurs de service de la PJJ », *Les Cahiers Dynamiques*, vol. 58, no. 1, 2013, pp. 66-74.
- Jobard, Fabien. « Police et Jeunesse », *Idées économiques et sociales*, vol. 181, no. 3, 2015, pp. 40-47.
- Vuattoux, Arthur. *Adolescences sous contrôle. Genre, race, classe et âge au tribunal pour enfants*, Presses de Sciences Po, 2021.
- Romano, Hélène. « Des répercussions dans toute la famille », *L'école des parents*, vol. 641, no. 4, 2021, pp. 42-45.

## DISCRIMINATIONS (SUBIES OU PRODUITES)

- Abdellaoui, Sid, Bernard Personnaz, et Bernard Gangloff. « Acte raciste idéologique ou acte raciste isolé : étude sur les jugements des mineurs et jeunes majeurs, filles et garçons », *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, vol. 77, no. 1, 2008, pp. 57-68.
- Alessandrin, Arnaud. « « Mineurs trans » : de l'inconvénient de ne pas être pris en compte par les politiques publiques », *Agora débats/jeunesses*, vol. 73, no. 2, 2016, pp. 7-20.
- Alessandrin, Arnaud, et Yves Raibaud. « Les lieux de l'homophobie ordinaire », *Cahiers de l'action*, vol. 40, no. 3, 2013, pp. 21-26.
- Bui-Xuân, Gilles, et Jacques Mikulovic. « Les adolescents handicapés et le sport Étude comparée avec « Les adolescents et le sport », enquête menée par l'INSEP », *Staps*, vol. 108, no. 2, 2015, pp. 85-95.

## IMAGINAIRES DE LA MASCULINITÉ JUVÉNILES

- Allouch, Annabelle, et Caroline Muller. « Des médias et des hommes. Analyser la construction médiatique des masculinités », *Le Temps des médias*, vol. 36, no. 1, 2021, pp. 14-24.
- Anka Idrissi, Naïma, Fanny Gallot, et Gaël Pasquier. *Enseigner l'égalité filles-garçons*, Dunod, 2018.
- Bourdaa, Mélanie et Alessandrin Arnaud. *Fan studies / Gender studies : la rencontre*, Téraèdre, 2017.
- Brugaille, Carole, Isabelle Cromer, et Nathalie Panissal. « Le sexisme au programme ? Représentations sexuées dans les lectures de références à l'école », *Travail genre et société*, no. 21, 2009, 1, pp. 107-129.
- Connan Pintado, Christiane. *Etre une fille, un garçon dans la littérature pour la jeunesse, France 1945-2012*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2017.

Cromer, Sylvie, et Adela Turin. « Que racontent les albums illustrés aux enfants ? Ou comment présente-t-on les rapports hommes-femmes aux plus jeunes ? » *Recherches féministes*, 11(1), 1998, p. 223.

Détrez, Christine. « Il était une fois le corps... », *Sociétés contemporaines*, no. 59-60, Presses de Sciences Po, 2005, pp. 161- 177.

Meidani, Anastasia. « Corps, genre et magazines de presse. Dimorphisme physiologique et dimorphisme moral : un corps pour chacun ? », *Les cahiers de la transidentité*, HS 1, 2014.

Octobre, Sylvie, et Frédérique Patureau. *Normes de genre dans les institutions culturelles*, Ministère de la Culture - DEPS, 2018.

GLOBAL  
**BOYHOOD**  
INITIATIVE

